



Société Française pour la Santé de l'Adolescent

DIU de Médecine et Santé de l'Adolescent

9^e journée nationale

L'ADOLESCENCE DANS L'EXCÈS
Il (elle) est "trop" !...

7 et 8 décembre 2007

7 décembre 2007

Mairie du 12^e - 130, av. Daumesnil - 75012 Paris

Association Le Chantier - 24, rue Antoine-Julien Hénard - 75012 Paris

8 décembre 2007

Espace Reuilly - 21, rue Hénard - 75012 Paris

Avec le soutien de :



et

avec le parrainage de :



Société française de pédiatrie



Société Française de Psychiatrie
de l'Enfant et de l'Adolescent
et Disciplines Associées

Voilà une qualification de l'adolescent dont l'absence de complément d'objet ouvre la question de sa signification possible. Au-delà des excès - ou des restrictions - alimentaires comment aborder ces excès de l'adolescence, que ce soient les excès de biens (ordinateurs, téléphones portables, jeux vidéos) ou de leur usage ; les excès d'expérimentation du corps (sports extrêmes, conduites à risque, notamment sexuelles) ; les excès de violence sur l'autre ou sur soi-même (scarifications, tentatives de suicides, sabotages sociaux).

Mais tout aussi bien ce sont aussi les excès des adultes face à une adolescence qui envahirait désormais le champ de nos préoccupations dans un excès d'informations, une attente parfois démesurée quant au travail ou à la réussite socio-professionnelle, une sollicitude exagérée des professionnels auxquelles nous avons parfois le sentiment d'une réponse de l'adolescent par un excès de langage ou une carence de mots, une absence de valeurs communes, voire un refus de soins.

Ces excès, dont l'émergence quasi épidémique dérange, doivent-ils être seulement considérés comme un phénomène normal du processus de l'adolescence, ou traités (masqués) de manière symptomatique, ou nous inciter à en explorer les manques dont ils seraient la représentation en miroir.

C'est cette thématique que nous aborderons lors de la 9^e journée nationale du DIU de Médecine et Santé de l'adolescent et de la Société Française pour la Santé de l'Adolescent.

Le principe d'un échange de pratiques, dans un dialogue avec l'auditoire de professionnels des champs de la médecine, et de l'éducation est le fil conducteur de ces journées.

Le comité d'organisation

Sophie Lemerle (Pédiatre) - Didier Armengaud (Pédiatre)
Florent Cosseron (Pédopsychiatre) - Bruno Rist (Pédopsychiatre)

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays et sur tous supports. La loi n°92-597 du 1^{er} juillet 1992 relative au Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. Note : La SFSA décline toute responsabilité quant au contenu scientifique du présent ouvrage de la seule responsabilité des auteurs. La responsabilité de l'éditeur ne peut être invoquée pour des erreurs éventuelles commises involontairement. Les auteurs dont les articles paraissent dans cet ouvrage, transmettent leurs droits de copyrights à l'éditeur. Les auteurs ont cédé tous droits d'édition, en toutes langues, pour tous supports, à l'éditeur SFSA.

Vendredi 7 décembre 2007

15h00 - 18h00 Ateliers

Atelier 1 : Excès d'investissement sportif : interaction adolescent, famille, soignants.

Anne-Claire DE CROUY, médecine physique et réadaptation,
Maurice TOGNOLI, kinésithérapeute (Centre Médical et Pédagogique pour
Adolescents, FSEF, 77610 Neufmoutiers),
et Maud OTTAVY, médecin du sport, Service des EFR et de l'Exercice,
CHU La Miletie (Poitiers, 86)

Atelier 2 : Excès de mesures : de manques, en lacunes, en questionnements voire en impuissance, de l'éducatif, du judiciaire et du thérapeutique : comment aboutit-on à une accumulation, à "un trop", de prescriptions, de place- ments, de décisions, d'ordonnances diverses ?

A. GRIFFOND, directeur du foyer Villa Préault (Villiers sur Marne, 94),
F. SAMSON, psychiatre au foyer Villa Préault (Villiers sur Marne, 94) et
Marie-Jeanne HANNION, éducatrice à la PJJ (Centre d'Action Educatif de Créteil 94)

Atelier 3 : Excès d'attention ou de compassion : à force de vouloir trop bien faire : la nébuleuse des professionnels autour des adolescents.

Chantal STHENEUR, pédiatre hospitalier (Ambroise-Paré, Boulogne-Billancourt, 92)
et Anne-Marie PERRET, pédopsychiatre (Pontoise, 95)

Atelier 4 : Excès de sensations : quand l'adolescent ne peut plus contrôler la mise en danger de soi. De la clinique aux repères épidémiologiques.

Jean-Pascal ASSAILLY, psychologue chargé de recherche à l'INRETS (Marseille, 13)
Françoise FACY, épidémiologiste, directeur de recherche INSERM (Le Vésinet, 78)

Samedi 8 décembre 2007

8h30 Accueil

8h45 Introduction

9h00 Excès d'informations, défauts de références : connexions et déconnexions à l'âge de l'adolescence

- Excès d'information, défaut de références : connexions et décon-
nexions à l'âge de l'adolescence
Christian LAVAL, sociologue (Lyon)

- Discutant : Philippe DUVERGER, pédopsychiatre (Angers)

10h00 Discussion

10h30 Pause et visite des stands

11h00 Excès de langage et de communication

- Modification du langage à l'adolescence
Alain BENTOLILA, linguiste (Paris)

- Nouveaux outils, nouvelles pratiques de communication
Jean-Maxence GRANIER, linguiste (Paris)

12h00 Discussion

12h30 Déjeuner libre - visite des stands

14h00 Excès de sexualité ou excès de représentation

- IVG sans autorisation parentale : un excès de responsabilité ?
Muriel PRUDHOMME, médecin chef de service de PMI de Seine Saint-
Denis (Bobigny, 93)

- Excès de sexualisation à l'adolescence
Didier LIPPE, psychiatre (Paris)

14h40 Discussion

15h00 Excès ou défaut de parents et de soignants

- Les parents sont-ils "trop" ?
Gérard SCHMIT, pédopsychiatre (Reims)

- Quand la famille s'emmêle
Equipe thérapie familiale : Serge HEFEZ, thérapeute familial (Paris)

- La maladie d'idéalité dans le soin aux adolescents
Daniel MARCELLI, pédopsychiatre (Poitiers)

16h00 Discussion

16h30 Conclusion

Patrick COTTIN, éducateur spécialisé,
Directeur de la Maison des Adolescents (Nantes)

Atelier 1	5
Excès d'investissement sportif : interaction adolescent, famille, soignants.	
<i>Anne-Claire DE CROUY, médecine physique et réadaptation, Maurice TOGNOLI, kinésithérapeute (Centre Médical et Pédagogique pour Adolescents, FSEF, 77610 Neufmoutiers) et Maud OTTAVY, médecin du sport, Service des EFR et de l'Exercice, CHU La Milettrie (Poitiers, 86)</i>	
Atelier 2	7
Excès de mesures : de manques, en lacunes, en questionnements voire en impuissance, de l'éducatif, du judiciaire et du thérapeutique : comment aboutit-on à une accumulation, à "un trop", de prescriptions, de placements, de décisions, d'ordonnances diverses ?	
<i>A. GRIFFOND, directeur d'un foyer PJJ (Villa Préault, Villiers sur Marne, 94), F. SAMSON, psychiatre au foyer Villa Préault (Villiers sur Marne, 94) et Marie-Jeanne HANNION, éducatrice à la PJJ (Centre d'Action Educative de Créteil 94)</i>	
Atelier 3	9
Excès d'attention ou de compassion : à force de vouloir trop bien faire : la nébuleuse des professionnels autour des adolescents. <i>Chantal STHENEUR, pédiatre hospitalier (Ambroise-Paré, Boulogne-Billancourt, 92), Anne PERRET, pédopsychiatre (Pontoise, 95)</i>	
Atelier 4	10
Excès de sensations : quand l'adolescent ne peut plus contrôler la mise en danger de soi.	
<i>Jean-Pascal ASSAILLY, psychologue chargé de recherche à l'INRETS (Marseille, 13) Françoise FACY, épidémiologiste, directeur de recherche INSERM (Le Vésinet, 78)</i>	
Excès d'informations, défauts de références : connexions et déconnexions à l'âge de l'adolescence	13
• Excès d'information, défaut de références : connexions et déconnexions à l'âge de l'adolescence - <i>Christian LAVAL, sociologue (Lyon)</i>	
Excès de langage et de communication	20
• Modification du langage à l'adolescence - <i>Alain BENTOLILA, linguiste (Paris)</i>	
• Nouveaux outils, nouvelles pratiques de communication - <i>Jean-Maxence GRANIER, linguiste (Paris)</i>	
Excès de sexualité ou excès de représentation	33
• IVG sans autorisation parentale : un excès de responsabilité ? <i>Muriel PRUDHOMME, médecin chef de service de PMI de Seine Saint-Denis (Bobigny)</i>	
• Excès de sexualisation à l'adolescence - <i>Didier LIPPE, psychiatre (Paris)</i>	
Excès ou défaut de parents et de soignants	44
• Les parents sont-ils "trop" ? - <i>Gérard SCHMIT, pédopsychiatre (Reims)</i>	
• Quand la famille s'emmêle - <i>Equipe thérapie familiale : Serge HEFEZ, thérapeute familial (Paris)</i>	
• La maladie d'idéalité dans le soin aux adolescents - <i>Daniel MARCELLI, pédopsychiatre (Poitiers)</i>	

Excès d'investissement sportif : interaction adolescent, famille, soignants

Anne-Claire DE CROUY

Médecine physique et réadaptation

Maurice TOGNOLI

Kinésithérapeute

(Centre Médical et Pédagogique pour Adolescents, FSEF, 77 Neufmoutiers)

Maud OTTAVY

Médecin du sport (Poitiers, 86)

La question de la pratique sportive à l'adolescence est abordée au cours de cet atelier dans la perspective plus particulière des excès à l'adolescence. Au travers de nos pratiques de médecins de MPR (Médecine Physique et Réadaptation), de la douleur, Médecin du sport et kinésithérapeute, différents aspects de cette question seront abordés en interaction avec l'ensemble des professionnels présents dans la salle.

Trois vignettes cliniques nous semblent illustrer les champs possibles de l'excès "sportif" sur lesquels nous amènent à nous interroger les adolescents, leur famille mais aussi leurs partenaires sportifs et les entraîneurs.

1. Le premier adolescent est hospitalisé en psychiatrie pour la prise en charge d'une pathologie comprenant une toxicomanie notamment à la cocaïne. Lors de son séjour, au cours de la prise en charge aménagée par l'équipe de psychiatrie, il développe une pratique intensive à type de jogging qui conduit à une tendinite du tendon rotulien. C'est dans ce cadre qu'il rencontre le médecin de MPR et le kinésithérapeute pour une prise en charge adaptée nécessitant un repos sportif.

ATELIER 1

Excès d'investissement sportif : interaction adolescent, famille, soignants

2. Le deuxième adolescent est hospitalisé en MPR dans les suites d'une ligamentoplastie de type DIDT. La rupture du ligament croisé antérieur s'est produite lors d'un match test pour l'entrée en école de formation professionnelle de rugby. Très rapidement après son admission, il apparaît que ce patient évolue au sein d'une situation scolaire et socio-familiale complexe qui va nécessiter une prise en charge pluri-disciplinaire nous amenant à comprendre combien son implication dans le rugby est ambivalente et particulièrement au moment de ce match décisif.

3. La troisième adolescente est adressée en consultation spécialisée de la douleur de l'enfant pour une algodystrophie du pied. Cette jeune fille a été repérée par son professeur d'EPS comme ayant des dispositions particulières à la pratique de l'athlétisme. Elle intègre donc un club et l'entraîneur confirme sa compétence. Son investissement va croissant et au cours d'un cross, elle présente un traumatisme minime suivi d'une algodystrophie empêchant toute pratique sportive depuis plus d'un an alors qu'elle a n'a plus d'autre impotence fonctionnelle.

Dans le cadre de la SFSA, c'est la question de l'adolescent sportif et de sa prise en charge spécifique qui sera au cœur de notre débat

ATELIER 2

Excès de mesures : de manques, en lacunes, en questionnements voire en impuissance, de l'éducatif, du judiciaire et du thérapeutique

Excès de mesures : de manques, en lacunes, en questionnements voire en impuissance, de l'éducatif, du judiciaire et du thérapeutique

A. GRIFFOND

Directeur du foyer Villa Préault (Villiers sur Marne, 94),

F. SAMSON

Psychiatre au foyer Villa Préault (Villiers sur Marne, 94)

Marie-Jeanne HANNION

Éducatrice à la PJJ (Centre d'Action Educative de Créteil 94)

Nous avons à faire à des adolescent(es) pris en charge par les services de l'Aide Sociale à l'Enfance et de la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Ces adolescents ont pour la plupart des parcours chaotiques : foyers, familles d'accueil, retour chez les parents, fugues, nouveaux placements... Ajoutons à cela les hospitalisations en médecine (I.V.G., tentatives de suicide...) ou en psychiatrie.

Ils ont souvent "usé" cinq, dix structures d'accueil et mis à mal de nombreuses équipes (médicales, travailleurs sociaux).

Les raisons de ces exclusions à répétition sont toujours plus ou moins les mêmes : refus de toute autorité, transgressions, contrats non respectés, scolarité mise en échec par l'absentéisme, passages à l'acte, violence, intervention d'un service de psychiatrie... Tout cela amène à une exclusion plus ou moins rapide et à une réorientation vers un nouvel établissement, un nouvel accueil.

ATELIER 2

Excès de mesures : de manques, en lacunes, en questionnements
voire en impuissance, de l'éducatif, du judiciaire et du thérapeutique

Et chacun de proposer une prise en charge à son sens mieux adaptée :

Plus éducative ?

Il faudrait les rescolariser, être plus exigeants sur les devoirs, ne pas tolérer l'absentéisme. Les éducateurs devraient se montrer plus fermes...
Mais comment appliquer un tel programme ? En cas de refus, de transgression, comment sanctionner si ce n'est par une énième exclusion ?

Plus pénale ?

À laisser sans réponse ces petits délits, ne les encourageons-nous pas à aller plus loin encore ? Certes, on souhaiterait moins de lenteur dans les procédures, plus de fermeté de la part du magistrat, mais, si l'admonestation ne suffit pas (connaissent-elles seulement ce terme ?), faut-il les incarcérer, créer des structures d'encadrement renforcé ?

Plus psychiatrique ?

Manifestement tous ces jeunes sont en grande difficulté psychique : séquelles de carences, de maltraitance, parcours pseudo-psychopatique, passages à l'acte auto et hétéro-agressifs, toxicomanie à minima, errance sexuelle... Mais tous ou presque refusent la psychothérapie qu'une nouvelle fois on leur propose.

Quant à une hospitalisation, fréquemment évoquée quand l'angoisse ou la violence dépassent le supportable, elle est en pratique très difficile à mettre en œuvre : manque de places, absence de lits d'urgence, mais surtout méconnaissance réciproque des structures éducatives et des structures de soins, aussi bien dans leurs capacités que dans leurs limites respectives. De plus, vu leur âge, ces jeunes relèvent-ils de la psychiatrie infanto-juvénile ou d'un secteur adulte ?

Comment casser cet engrenage, ces errances, ces multitudes de réponses qui engendrent des parcours de vie en miettes et la répétition des ruptures de liens.

En miroir au "trop" des adolescents, adultes et institutions renchérissent dans le "trop". Face aux débordements, comment éviter l'escalade et les voltes faces entre toute puissance et impuissance ? ●

ATELIER 3

Excès d'attention ou de compassion : à force de vouloir trop bien faire :
la nébuleuse des professionnels autour des adolescents

Excès d'attention ou de compassion : à force de vouloir trop bien faire : la nébuleuse des professionnels autour des adolescents

Chantal STHENEUR

Pédiatre hospitalier (Ambroise-Paré, Boulogne-Billancourt, 92)

Anne-Marie PERRET

Pédopsychiatre (Pontoise, 95)

L'adolescence se situe au carrefour de champs divers, médico-psychosocial, qui se croisent au hasard des prises en charge.

L'adolescent, dans la dynamique de division qu'il opère pour lui-même, vient souvent également diviser les partenaires de ces divers champs. Il en révèle les différences, voire les différends. Et c'est parfois la multiplicité des interventions qui les masquent. D'où la nécessité d'une grande coordination et d'une très grande précision dans les méthodologies et les cadres de travail qui sont posés. C'est à partir de l'abord de situations concrètes que ces questions seront abordées... ●

ATELIER 4

Excès de sensations :

quand l'adolescent ne peut plus contrôler la mise en danger de soi.

La genèse familiale de la mise en danger de soi

De la clinique aux repères épidémiologiques

Jean-Pascal ASSAILLY

Psychologue chargé de recherche à l'INRETS (Marseille, 13)

Françoise FACY

Épidémiologiste, directeur de recherche INSERM (Le Vésinet, 78)

Nous venons de terminer la rédaction d'un ouvrage sur les déterminants familiaux de la mise en danger de soi à l'adolescence, telle qu'elle peut être appréhendée dans trois dimensions : la prise de risques, la rentrée dans l'addiction, la transgression.

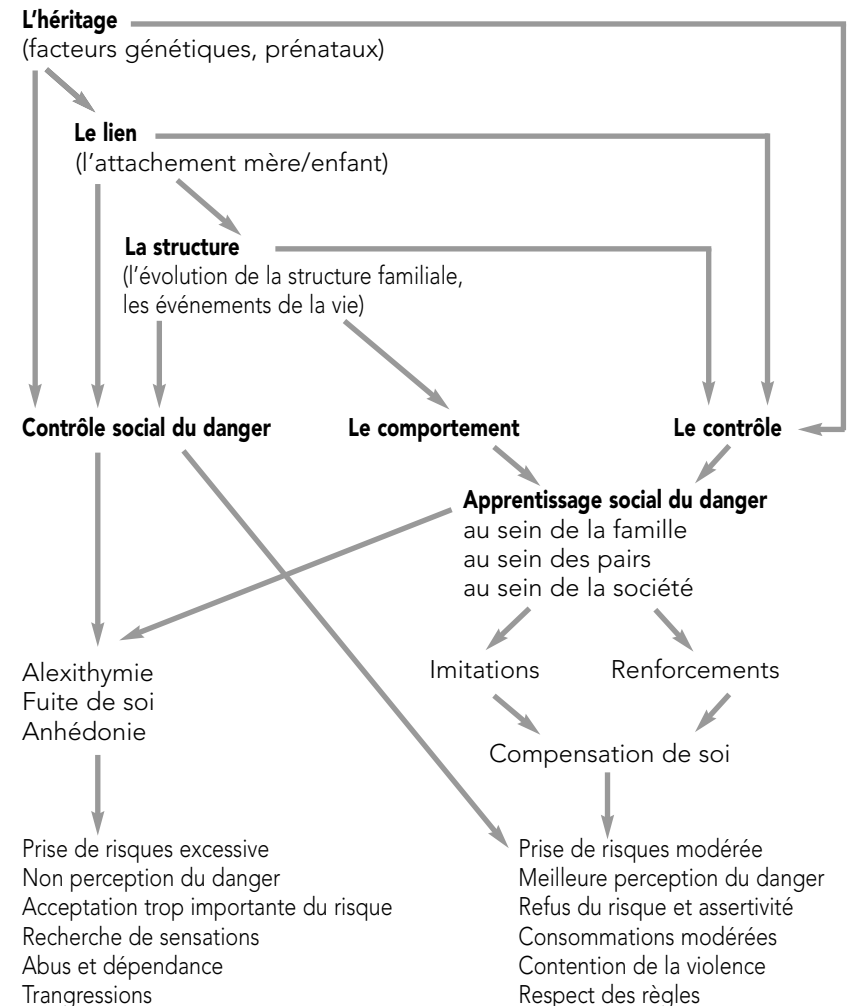
Nous présentons ci-dessous notre modèle "socio-séquentiel" de la mise en danger de soi, qui constitue aussi un plan de l'ouvrage. Nous distinguons cinq principales dimensions de l'influence de la famille et leur séquence suit logiquement la chronologie de la vie de l'individu :

- l'héritage biologique (facteurs génétiques et prénataux) qui nous est transmis par nos parents avant notre naissance et nous prédispose à se mettre en danger ;
- le type de lien que nous construisons avec notre mère à partir du deuxième semestre de la vie ;
- les évolutions de la structure familiale au cours de l'enfance, les événements de la vie (divorces, deuils, déménagements, fratrie) ;
- les comportements de nos parents, ce qu'ils nous donnent à voir dans leurs comportements relatifs au danger et à la règle ;
- le contrôle de nos comportements par notre environnement familial, le style éducatif de nos parents.

ATELIER 4

Excès de sensations :

quand l'adolescent ne peut plus contrôler la mise en danger de soi.



Pour chacune de ces cinq dimensions, nous présenterons d'abord l'état de la connaissance sur la dimension elle-même, puis dans un deuxième temps les effets de cette dimension sur la prise de risques, sur l'addiction et sur la transgression, enfin, dans un troisième temps, lorsque des connaissances existent, les interactions des dimensions entre elles.

ATELIER 4

Excès de sensations :

quand l'adolescent ne peut plus contrôler la mise en danger de soi.

Les flèches dans notre schéma montrent bien le grand nombre d'interactions possibles et suggèrent que la causalité dans ce domaine n'est pas linéaire : une cause produit une conséquence qui devient elle-même la cause de quelque chose d'autre. Par exemple, un facteur génétique influence une caractéristique de l'enfant, cette caractéristique crée un effet d'environnement non partagé, la mère traite différemment l'enfant de ses frères ou sœurs, cette réponse maternelle contribue à créer un type d'attachement moins favorable, ce type d'attachement insécurise l'enfant et provoque à l'adolescence des styles éducatifs moins favorables, etc, etc. Autre exemple, une exposition prénatale à des substances psycho-actives augmente la susceptibilité à la dépendance, cette susceptibilité augmente la dépression, la dépression augmente l'usage...

On voit que le vieux débat inné/acquis, génétique/milieu devient caduc lorsque l'on considère ces interactions !

Un autre exemple de ces interactions qui a été mis en évidence est le jeu entre l'attachement et le style éducatif des parents : un attachement anxieux pendant l'enfance peut ne pas se traduire par des troubles du comportement à l'adolescence que s'il est associé à un style éducatif parental trop autoritaire.

Nous n'oublions pas également que notre analyse ne porte que sur les influences de l'environnement familial, viennent aussi ensuite jouer : le quartier, les pairs, l'environnement culturel, l'époque, etc. Toutefois, vingt ans de travail consacrés à la mise en danger de soi nous ont conduit à la conclusion que la famille reste, et de loin, la première source de variation...

Enfin, remarquons que nous avons fixé des objectifs modérés (et réalistes ...) à un environnement favorable et au contrôle social du danger : il ne s'agit pas de viser à l'éradication de toute prise de risque, à l'abstinence totale, à une absence complète de transgressions ! Une modération semble l'optimal à atteindre à l'adolescence ! ●

Excès d'informations, défaut de références : connexions et déconnexions à l'âge de l'adolescence

De l'adolescence comme cause à l'adolescence comme risque

Christian LAVAL
Sociologue (Lyon)

1. L'adolescence comme cause

L'inquiétude concernant différents "excès" des ados est devenue une pratique ordinaire des adultes. Depuis que Françoise Dolto a érigé l'adolescence, après l'enfance, comme "cause" (Laffont 1988), décrypter le sens de ces "excès" est devenue une opération socialement légitime. Depuis trois décennies, épouser la cause des adolescents, à consister à mieux les comprendre, leur faire une place, aménager des espaces d'expression pour eux et pour leur excès (de bruit, de musique et de conduites). Dans ce courant, porté par une forme de psychanalyse humaniste, la flèche du temps est dirigée vers le futur, l'adolescence s'inscrit dans un mouvement ascendant qui le projette vers une vie à construire. Les thèmes de l'éducabilité, de la perfectibilité, du développement de la personnalité sont présents sur le devant de la scène. L'"ado" devient plus assuré en franchissant des étapes qui font sens pour lui dans le même temps ou elles structurent le temps social par le fait qu'elles se déploient dans des activités de mise en lien à autrui. Dans cette conception qui promeut la cause des adolescents, l'attribution du sens de différents excès : (toxicomanie, délinquance, tentative de suicide, échec scolaire conduite addictives), renvoie à des expériences certes parfois douloureuses, mais finalisées sur la recherche de soi et le développement de la personnalité individuelle. Le message de Françoise Dolto qui synthétise ce mouvement est au fond relativement simple : c'est celui de l'appel à plus de tolérance de la part du corps social et principalement des parents : "soyez patient, tenez le coup, c'est juste un moment à passer" la posture tenue est celle d'une psychologie humaniste.

Les temps changent

Depuis que notre société s'est mise à l'écoute du sentiment d'insécurité tout se passe comme si aux questions classiques de la chrysalide adolescente - venait s'ajouter une interrogation itérative sur le risque non plus du passage mais du dérangement qu'il occasionne. Nous assistons à une réévaluation du statut des excès : trop ou pas assez, telle est devenue la question. Le "bon" dosage des conduites devient ardu à définir. Les outils de mesure des adultes "débordés" semblent partiellement obsolètes pour comprendre si telle ou telle situation doit être codée comme un excès normal, acceptable, supportable (rayer les mentions inutiles) ...

De fait, depuis une décennie (celle qui a ouverte les catégories de racaille et de sauvagisme), des approches et des normes antagonistes, -recherche de soi versus tranquillité publique- s'affrontent et s'entrechoquent. La cause des adolescents par nature bienveillante et libérale est remise en cause. Une certaine forme de discours, critiquant une permissivité excessive, lui oppose de façon lancinante une problématique renouvelée de limites, de franchissement et non d'affranchissement.

Une première interrogation sur les franchissements vise la durée de l'adolescence elle-même.

Le rêve de l'éternel adolescence se révèle comme l'un des faits de valeur sociétal le plus puissant (voir la norme publicitaire des corps d'éphèbes et de lolita), dans le même temps ou apparaissent les figures d'enfants adultes qu'ils soient, enfants soldats, enfants mendiants ou enfants prostitués. Les jalons qui balisent la période, les repères, et les bornes d'entrée et de sortie de l'adolescence sont de moins en moins stabilisés. La construction sociale de l'adolescence ne nécessite plus d'être démontée par les sciences humaines. Elle s'impose par et dans la société comme un fait ordinaire. Adolescence en-delà des Pyrénées, enfance ou adulte au-delà pourrait-on dire. Mais difficulté supplémentaire, on ne sait plus vraiment situer les Pyrénées sur les cartes de la famille, des communautés et des sociétés. Qui plus est, dans les situations où la jeunesse se confronte à la nouvelle question sociale, le temps de l'adolescence est vécu, socialement parlant, comme un temps sans fin, sans anticipation possible d'un avenir positif d'intégration dans le monde adulte. L'affaire n'est pas nouvelle. Comme le rappelle les paroles de la chanson de Renaud cela fait trente ans que cette subjectivité adolescente de no future a commencé à s'exprimer en mode mineur chez ceux que Renaud dès 1977 a nommé les loubards périphériques : "Et moi j'continue mon cinoche au pied de ces buildings miteux, j'voudrais crever avant d'être moche, j'voudrais finir comme toi mon vieux gavroche. J'suis un loubard périphérique j'en ai plein

les bottes de ce bled. La France est une banlieue merdique comme dit mon copain Mohamed aux flics." Renaud Séchan, La chanson du loubard, Laisse béton.1977. On pourrait bien sur réactualiser les paroles des chansons de rap en écho à ce motif d'un avenir barré.

La seconde limite a trait au climat de la mondialisation qui se caractérise par un retour de motifs moralistes dans un contexte d'après 11 septembre 2001. L'analyse en terme politique s'estompe. Le monde reparle du bien et du mal. Face à la bienveillance des démocraties et des droits de l'homme, le thème de la malveillance resurgit, frémissant d'accents prophétiques sur les nouveaux barbares puisant dans une vieille tradition morale renouvelée. Lorsque la société pense que le pire est peut être à venir, les jeunes font peur. Ce sont eux qui possèdent les clefs de l'avenir pour le bien et le mal.

La troisième limite a trait à la norme occidental-moderne de l'individu accompli.

Il nous faut insister sur le fait que le jeune dit adolescent s'altère ou s'affermi dans un faisceau convergeant de valeurs de références élaborées par l'ensemble social concernant la catégorie plus large de l'individuation. Mais les conditions de réalisation de soi n'étant pas les mêmes pour les uns et pour les autres, les positions des individus étant inégales, les individus ne peuvent pas mobiliser les mêmes ressources, que ce soit au niveau de la sphère des relations primaires ou secondaires, de leur accès aux droits effectifs ou de la manière dont ils épousent ou s'opposent aux valeurs d'une société donnée. Il devient alors envisageable que l'adolescent comme individu (et non seulement comme l'autre de l'adulte) puisse être empêché d'accomplissement pour des raisons diverses endogènes mais aussi exogènes. Lorsque tel est le cas, on peut opposer les processus de désocialisation à ceux d'asocialité.

et

• L'asocialité comme style de vie

Vivre dans l'asocialité (un individu face à la société et non plus ou moins dans la société) met sur le devant de la scène ce que ce que Anthony Giddens a exploré sous le terme de "Self identifying"¹. "Je veux être pour moi celui qui décide" Philippe 13 ans 1988 cité par Françoise Dolto, P173 C'est le style d'une vie singulière, la plus pleine possible qui devient le plus important pour s'accomplir. Le jeune perçoit alors le sens de sa vie comme une œuvre singulière et originale qui tend à se détacher de toutes les influences exogènes. La forme la plus extrême de cette figure peut se décrire comme une aventure monologique et solitaire d'auto-engendre-

ment de soi. Auto protection, auto-nomie, auto discipline, auto contrôle des pulsions mais aussi sur le versant négatif automutilation, auto-agressivité... sont autant de déclinaison d'une même forme de vie "auto" qui s'oppose aux formes "hétéro" de la vie sociale. Ce mouvement de fond qui installe l'adolescence comme un *style de vie mais qui touche tous les âges de la société* est dans la continuité historique de l'individu de la modernité. Dès 1900 Durkheim en distinguait les figures *"la figure de l'inassouvi ou de l'éternel insatisfait correspond à une forme progressive "qui ne peut que se perdre dans l'infini du désir car l'indétermination du but à atteindre fait que le point terminal se dérobe à mesure qu'on avance". Ce mal de l'infini, cette illimitation des aspirations débouche nécessairement sur une souffrance (sur le mode de la frustration et du tourment).*

La figure du fataliste ou du renoncement, forme régressive, correspond plutôt à une personne qui, ayant perdu les repères anciens de la solidarité mécanique, est dans l'impossibilité d'intégrer de nouvelles normes. "Son avenir est impitoyablement muré". Ses désirs viennent se heurter et se briser à un obstacle insupportable qui est celui de la réalité de son déclassement"

L'adolescence entre inassouvissement et avenir muré est devenue une figure archétypale de notre société. Entre mal de vivre et fureur de vivre, cette figure a été depuis longtemps récupérée par la littérature et le cinéma mais aussi par la "culture pub" : succès du style teenager, des Lewis, d'Elvis Presley et de tous les enfants du rock et enfin des pubs "Coca Cola : soif de vivre".

1.2. De la culture du style de vie à la politique de veille

Débordant l'interprétation classique sur ce sujet en terme de rites de passage et d'initiation, comme style de vie et valeur positive, l'adolescence s'installe doucement mais sûrement dans une autre nébuleuse sémantique que celle de la cause portée par Françoise Dolto. Cette nébuleuse sémantique est celle du risque. Ceci n'est pas si étonnant dans ladite société du risque qui pose la question des conduites déviantes principalement en termes de limites et de sécurité.

Certains dispositifs qui articulent savamment du soin de l'éducatif, du judiciaire, du ludique ou des règles, des objets, des techniques et des hommes sont mobilisés, participent d'une nouvelle *politique de veille* concernant les pratiques autonomes des adolescents. La veille est le contraire du sommeil. Il s'agit d'être tantôt bien-veillant, tantôt malveillant, mais toujours surveillant. L'attention est mobilisée. Cette politique qui multiplie les dispositifs d'alarme et parfois d'insomnie (SOS 24h/24h) est elle-même risquée. Il devient difficile de se mettre en position de

repos. Il s'agit moins de garder les ados que d'être toujours sur ses gardes. La pente naturelle d'une politique de la veille est celle de la surenchère voir de l'emballlement des procédures. Les conduites à risque y apparaissent comme des faits bruts issus de la fonderie adolescente dont certes la forge est puissante mais dont on a tendance à oublier que les matériaux de chauffe sont produits par l'environnement social et politique. Les conduites en excès souvent trop bruyantes ou au contraire trop silencieuses des adolescents sont au moins partiellement des équivalents en miroir, certes dans de proportions déformées, de pratiques sociales de gestion des risques. Face à tout risque identifié, la société a tendance à se barder de dispositifs de vigilance et d'alarme. Mais comme le montre la lutte contre l'insécurité routière, l'usager oscille constamment entre deux attitudes possibles : l'obéissance mais aussi la ruse, la métis. Passer au travers...

Pour rendre compte de ce changement de paradigme, les exemples ne manquent pas. Une documentation exhaustive de situations en excès concernant aussi des majeurs – comme on dit vaccinés – est une bonne méthode pour saisir les dispositifs de gestion d'une catégorie risquée. L'élaboration progressive mais dont la liste lancinante s'allonge, de catégories de personnes qui sont l'adjectif en excès de la figure adolescente – les ados incasables, les ados en difficultés, les ados multi récidivistes, les ados des quartiers, mais aussi les anorexiques ou les boulimiques... justifie le déclenchement de programmes ou de dispositifs ciblés qui sont autant de procédure d'institutionnalisation d'une adolescence toujours plus débordante. L'adolescence devient une maison à risque. Comme nous avons vu qu'elle était la figure avancée de l'individu moderne cela est d'autant plus inquiétant. Il nous faut comprendre que le risque-adolescence procède d'une construction type qui procède en fait du choix d'un style de vie commun dit de société.

Dit autrement, ce modèle diffuse dans toute la société. *Faire attention* à tous les dérapages potentiels, devient un mode de rapport normal entre la société et les groupes exposés au risque de "s'accomplir sans limites". Le rapport de prévention donc de méfiance sur les conduites humaines risquée

intervient, bien en amont des programmes, des traitements spécifiques et des systèmes d'alerte comme un mode non seulement normal mais structurant car limitant. Le préservatif n'est pas qu'un latex, un objet de prévention. Il est aussi une manière de construire son rapport au monde. La société doit savoir se préserver des risques de tout ordre tandis que l'adolescent doit apprendre à se protéger lui-même.

Mais cette intensification des systèmes de rapport au risque n'est pas sans

comporter un certain nombre d'effet boomerang et parfois délétère. Le système de l'attention porté sur la consommation de cannabis des jeunes n'est pas sans visibiliser en retour le comportement alcoolique des "plus âgés" ; mais là n'est pas le plus grave. Censés mieux connaître et mieux aborder les risques spécifiques à tel ou tel groupe cible, des systèmes experts de plus en plus sophistiqués se mettent en place. Or les systèmes experts ont toujours tendance comme l'a montré Anthony Giddens à décontextualiser et surtout à de - substantialiser les rapports entre humains. L'espace-temps adolescent serait le même à Lille ou à Marseille au centre ville ou à la périphérie. Pourtant les loubards périphériques font la preuve du contraire. Paradoxalement l'approche "risque" produit des formes d'aveuglement concernant l'émergence de sous système intelligent qui mobilise de la METIS et donc de la résistance créées par les groupes visés par ce qu'ils peuvent vivre comme un nouveau type de stigmaté. En réaction, l'importance de ces comportements réactifs peut produire une génération nouvelle de dispositifs de prévention ou de précaution des risques. (voir à ce sujet le livre de Jacques Roux). Le processus de prévention du risque-adolescence, tourne alors à vide ou a plein (selon les points de vues) et se faisant à tendance à se durcir peu à peu vers des offres de surveillance et non plus de vigilance. Il ne s'agit plus de "faire attention" mais d'organiser la surveillance. Il convient ici de bien distinguer système de surveillance et politique de contrôle social. À l'encontre du contrôle social qui postule une intentionnalité malveillante, la surveillance part d'une politique de bienveillance qui emballerait ces procédures. Au fond, cette absence d'intentionnalité politique est peut être pire. La généralisation et la multiplication des systèmes d'alerte produisent des ondes de sécurisation selon des rythmes de plus en plus courts et contraignants. A la limite, il n'est plus possible de vivre un rapport d'agressivité ou de conflit dans les cours de récréation sans qu'un dispositif d'alerte ne se mette en route instantanément. Ce climat spécifique produit par l'ensemble de la communauté n'est pas sans essaimer un climat sécuritaire qui raisonne dans tout l'ensemble des relations sociales. Mais plus il y a de sécurité moins il y a de sûreté. À vouloir activer sans cesse le préservatif, la société risque la déchirure. La normalité des rapports sociaux se définit par un état de crise latente, certes non intentionnelle mais qui piège les individus ciblés par la sollicitude des dispositifs, dans des boucles de menaces incessantes qui nourrissent, au contraire de ce qu'elles annoncent un imaginaire totalitaire de la société, imaginaire qui s'auto justifie sans cesse dans sa course au sur-équipement de dispositifs d'alerte et de surveillance.

Au bout du bout, institutionnaliser l'adolescence comme risque relève

d'une logique pour le moins problématique dans la durée. Sortir d'une vision de l'adolescence en excès de risque, pour réinstaurer des étapes de la vie me paraît correspondre au vrai débat ajusté à notre temps. Une des questions de notre temps n'est pas celle de l'adolescence risquée mais celle du sens attribué -par discussion politique- au passage de la minorité à la majorité. Ce qui nous oblige certainement à distinguer sécurité et sûreté. "A l'encontre d'une visée sécuritaire dont l'idéal est la disparition du risque, le développement d'une sécurité subjective suppose qu'un cadre collectif permette de faire l'épreuve du danger, pour autant qu'on puisse lui accorder une valeur et un sens dont on pourra à l'occasion se retrouver gratifié ; besoin dont les adolescents témoignent particulièrement mais qui est en fait toujours au cœur de l'humanisation." Didier Robin sûreté et sécurité.

Cette proposition permet, dans sa traduction sociologique tout au moins, de renouveler l'analyse des communautés pertinentes de l'action collectiveⁱ. Penser l'adolescence participe d'une action publique constituée par une communauté de charge : celle de la jeunesse comme devoir d'avenir, et non pas par la seule force d'une vision partagée de l'impossible maîtrise des risques zéroⁱⁱ. ●

1. Giddens (Antony), 1994, Les conséquences de la modernité, Editions l'Harmattan.

i. Segrestin, (Denis), 1980, "Les communautés pertinentes de l'action collective. Canevas pour l'étude des fondements sociaux des conflits du travail en France", Revue Française de sociologie, XXI : 171-203.

ii. "La communauté ne se fonde pas sur du déjà-là, mais précisément sur quelque chose qui fait défaut au départ : le partage d'une charge, d'un devoir ou d'une tâche. Nous sommes en charge de notre avec, c'est-à-dire de nous. Il en résulte que la *communitas* est l'ensemble des personnes unies non pas par une "propriété", mais très exactement par un devoir ou par une dette ; non pas par un "plus" mais par un "moins", par un "manque", par une limite prenant la forme d'une charge, voire d'une modalité déficiente, pour celui qui en est "affecté" à la différence de celui qui en est "exempt" ou "exempté"." Esposito Roberto, 2000, *Communitas. Origine et destin de la communauté*. Précédé de Conloquium de Jean-Luc Nancy, PUF.

En venir aux mots

Alain BENTOLILA
Professeur à la Sorbonne
Linguiste (Paris)

Un enfant n'apprend pas le langage en grandissant ; c'est au contraire le langage qui le fait grandir. Je ne crois absolument pas que le langage se développe à partir d'aptitudes inscrites dans le génome dont certaines seraient présentes dès la naissance et d'autres programmées pour apparaître à mesure du développement cérébral. Et pourtant, de plus en plus de pédiatres, neurologues et biologistes affirment en chœur que les phases d'acquisition du langage sont programmées et qu'un enfant les atteindra successivement pour peu que son développement cérébral soit normal et que son entourage ne l'en dissuade pas. On voit bien vers quoi nous mène un tel courant de pensée. Si les phases de l'acquisition du langage sont d'avance programmées, quelles responsabilités reste-t-il aux parents et aux enseignants sinon celle de fournir un volume suffisant de discours que la machine cérébrale va progressivement analyser ? Si les difficultés et les retards de parole sont essentiellement dus à un développement cérébral défectueux, que peuvent faire parents et enseignants sinon conduire certains enfants à l'homme de l'art seul capable de poser un diagnostic neuro-cognitif et de définir une remédiation appropriée ? Je ne nie pas le fait qu'il y ait de véritables pathologies du langage, mais prenons garde qu'une vision mécaniste du langage et une médicalisation trop systématique de ses difficultés ne réduisent à rien la responsabilité et la mission de ceux qui ont pour tâche d'initier de jeunes intelligences au pouvoir du Verbe afin que s'affirme leur volonté de s'en approprier les outils.

Je dirais volontiers qu'un enfant, lorsqu'il conquiert le langage, reproduit en quelques années le parcours que les premiers "hommes parleurs" ont mis infiniment de temps à tracer. Ce sont dans leurs pas qu'il met les siens, ce sont les mêmes impasses dont il s'échappe, c'est la même ambition qui le porte. Chaque enfant, balbutiant ses premiers mots, célèbre le projet de l'homme d'imposer par le verbe sa pensée au monde. Créateur bien plus qu'imitateur, découvreur plutôt que suiveur, il construit sa langue et ne reproduit pas celle des autres. Bien sûr, il s'appuie sur le modèle d'une langue constituée mais ce modèle, il ne le décalque pas, il le comprend dans ses finalités et ses mécanismes. Il n'obéit pas à une programmation génétique, il répond par son intelligence créatrice à l'appel ancestral du verbe. Dans cette quête, il devra être accompagné de médiateurs à la fois bienveillants et exigeants qui éclaireront son chemin, lui désigneront les voies sans issue, l'inciteront à repousser avec courage les limites confortables de la connivence et de la proximité.

Le tout jeune enfant effectue en effet ses premiers pas linguistiques dans un cercle étroit de familiarité et d'extrême connivence. Il s'adresse alors à des personnes qui n'ont d'yeux que pour lui ; il désigne par ses premiers mots des êtres et des objets qui sont directement visibles. Sa parole n'est alors qu'une sorte de geste verbal qui vient désigner ce que les yeux perçoivent. Pour confirmer ce dont la réalité atteste directement l'existence, des moyens linguistiques très limités suffisent ; et cela tombe bien car, de moyens, le jeune enfant en a fort peu.

L'essentiel de l'apprentissage va consister à quitter ce cocon douillet dans lequel tout est déjà su (ou vu) avant même d'être dit pour entamer une longue marche, parfois douloureuse, vers la distance et l'inconnu. Sortir du pré carré de la familiarité et de la connivence pour s'adresser à ceux que l'on connaît moins pour leur dire des choses qu'ils ignorent, tel est le vrai défi de l'apprentissage de la langue. Ce défi, un enfant ne pourra le relever tout seul ; il aura besoin de médiateurs attentifs, patients et fermes qui l'aideront à analyser ses échecs et à les transformer en conquêtes nouvelles ; ils lui rappelleront sans cesse qu'au jeu du langage, c'est l'étranger qui est son partenaire privilégié et l'étrange son sujet d'élection. C'est la volonté de repousser progressivement les limites du connu qui constitue le véritable moteur de l'acquisition du langage. C'est en effet pour élargir le cercle de ceux à qui il s'adresse et celui des sujets qu'il ose aborder qu'un jeune enfant consentira des efforts pour acquérir un vocabulaire plus riche, des structures plus complexes. Autrement, à quoi bon ! On ne se dote pas de moyens puissants si l'on n'a nulle intention de conquête. C'est

bien cette intention qui donne un sens aux acquisitions linguistiques. Cette démarche lucide, à la fois heureuse et laborieuse, n'est pas programmée. Elle n'est pas non plus solitaire ; elle se dessine et s'affirme à mesure que se dévoilent les promesses d'accéder au pouvoir que la langue confère à ceux qui sauront la maîtriser.

A cette maîtrise du langage bien des enfants n'accéderont pas. Ce sont les enfants qui ont un développement cérébral normal, qui ne souffrent d'aucun trouble psychologique sévère et qui pour autant sont en situation d'insécurité linguistique dès que s'imposent à eux la distance et une moindre prévisibilité. Ce sont des enfants qui, à quatre ou cinq ans, ne savent "parler qu'à vue". L'absence de ce dont ils parlent, l'absence de celui à qui ils parlent les inquiètent, rendent leur parole hésitante et les incitent souvent à garder un silence prudent. Effrayés par la distance, démunis devant l'inconnu, ces enfants auront les plus grandes difficultés à aborder la lecture. Comment imaginer en effet que des enfants, dont le discours se réduit à la désignation, au constat ou à la demande, pourront affronter les exigences propres à l'acte de lire : celui qui a écrit n'est pas là ; on ne sait que peu de choses de ce que l'on va découvrir ; c'est le monde d'un autre que l'on doit construire. Le fossé qui sépare leur langage oral de l'écrit à conquérir est immense et pour beaucoup infranchissable.●

Nouveaux outils, nouvelles pratiques de communication

Jean-Maxence GRANIER

Think-Out

Linguiste (Paris)

A. Les nouveaux échanges adolescents

Si les récentes mutations en matière d'échanges, comme l'apparition de la téléphonie mobile et d'internet, concernent l'ensemble de la société, elles ont trouvé des résonances spécifiques au sein de la classe d'âge dès 12-18 ans. C'est cette rencontre entre de nouvelles formes de médiations et ce qu'on nomme aujourd'hui "le moment adolescent" que l'on souhaite interroger ici.

De fait, l'adolescent d'aujourd'hui se voit doté d'outils de télécommunication qui concernaient naguère les ministres et les PDG pour le mobile, les scientifiques et les entrepreneurs pour le web. L'explosion du portable et l'apparition du sms, dont l'usage a été en quelque sorte inventé par cette classe d'âge, mais aussi l'usage de la toile, à travers les chats, les blogs et les sites communautaires, signent une appropriation spécifique de ces technologies de l'échange, qui influencent l'adolescence d'aujourd'hui autant que celle-ci les influence.

La chambre de l'ado contemporain, avec ses posters de la Star Ac ou de Heavy Metal et son gros sens interdit sur la porte, était jusqu'à peu un espace clos, traditionnellement en désordre et plus ou moins interdit aux parents, qui s'opposait au reste de l'espace domestique comme un territoire en quête d'indépendance face à l'hégémonie parentale. Sitôt la fin des repas pesamment familiaux, l'ado pouvait y écouter, pas trop fort, sa musique et ses émissions de libre antenne. Cet état de fait perdure, sauf que ladite chambre est désormais équipée d'un système de communication qui l'ouvre radicalement sur l'extérieur. Le mobile et l'ordinateur viennent compléter la

radio, la chaîne hi-fi ou la télévision qui s'y trouvaient déjà ; même si cet équipement ne se trouve pas dans toutes les chambres des adolescents (tous les adolescents n'ont d'ailleurs pas forcément une chambre en propre), il se trouve toujours dans la chambre du copain ou du copain du copain.

Cette mutation permet à l'adolescent de passer, au sein de son espace propre, du statut de public à celui d'acteur. Avant, l'adolescent était un simple public, lorsqu'il écoutait la radio (puisque la fameuse libre antenne ne permet qu'une participation par délégation) ou lorsqu'il regardait la télévision (puisque ce média est par essence unidirectionnel). Aujourd'hui, l'adolescent est devenu acteur d'un réseau d'échanges denses et continus. Ce réseau échappe largement à la logique communautaire familiale, qui veillait autrefois davantage à l'usage et au partage du téléphone filaire par exemple.

Ces nouveaux modes d'échanges signifient, pour l'adolescent, la possibilité de rompre avec les référents parentaux pour conquérir son propre territoire. À l'instar de la musique, qui permettait déjà de s'abstraire des relations intra-familiales, le web et la téléphonie mobile proposent une sorte de cocon relationnel intragénérationnel, qui se définit face et contre l'intrafamilial. Combien de parents pestent contre des enfants qui passent davantage de temps derrière leurs écrans qu'à la table familiale ? Les adolescents ont trouvé là le moyen de prendre leurs distances avec les parents ou avec l'image idéale d'eux que l'on porte en soi, depuis l'intérieur même du foyer domestique. L'échappée se fait désormais de l'intérieur, et certains parents sont presque tentés d'envoyer un mail ou un sms à leurs enfants pour les inviter à venir à table.

B. Un espace qui échappe en partie aux adultes

La lecture que font les adultes de ce nouvel espace communicationnel est à la fois ignorante et inquiète. Ignorante, car la génération parentale maîtrise mal ou en tout cas moins bien ces nouveaux outils ; inquiète, car ces nouveaux médias posent au moins trois types de problèmes.

Le premier problème posé par ces nouveaux médias est lié à la peur de l'isolement : internet ou le sms, comme outils de communication, sont perçus comme des ersatz du véritable échange qui suppose la co-présence. On retrouve donc, projetées sur l'entre-soi adolescent, les craintes traditionnelles liées à la virtualisation du monde. La pratique des chats en ligne apparaît comme un refuge, un enfermement, voire une fausse sociabilité ou une forme paradoxale d'isolement. L'instance parentale a tendance à légiférer en terme de temps alloué à ces pratiques, face au temps passé

en famille et au temps d'apprentissage scolaire. De fait, le temps consacré à ces nouveaux modes d'échange n'est pas volé à la sociabilité entre pairs, il est volé à la sociabilité nucléo-familiale ou aux apprentissages. Les jeunes ont parfaitement conscience des différences entre contacts réels et virtuels, ceux-ci se cumulant sans pour autant se substituer les uns aux autres.

La deuxième crainte est liée à l'intrusion. De fait, le web vient briser la sécurité de l'espace clos de la maison. S'il permet de sortir du cocon familial, il permet à l'étranger d'y entrer. Les récentes affaires de pédophilie et de prostitution indiquent que ces craintes ne relèvent pas de l'ordre du fantasme (cf. le récent rapport Breton sur la cybercriminalité).

Enfin, le troisième problème posé par ces nouveaux moyens d'échange réside dans la nouvelle perméabilité de la frontière privé/public. Le corps social commence à s'inquiéter d'une parole adolescente qui peut moquer à l'envi le monde adulte, celui des enseignants par exemple ; elle l'a toujours fait, mais le web offre à ces pratiques une véritable publicité. Les récentes affaires d'exclusions de lycéens, qui avaient laissé cours à leur mauvais esprit sur leurs blogs, obligent ainsi à repenser la distinction entre parole publique et parole privée.

Ces trois cas de figure renforcent le paradigme dominant de l'adolescent, vu comme enfermé dans son univers, potentiellement abusé, en prise de risque face à l'inconnu, ou tout aussi bien agressif : si ces peurs sont parfaitement fondées sur certains points, elles témoignent aussi de l'inquiétante étrangeté de ces pratiques pour les parents, qui peuvent considérer que l'usage de ces nouvelles technologies constitue un symptôme ou un risque supplémentaire, associé au malaise constitutif du moment adolescent.

Il est clair que l'on ne peut s'en tenir à cela pour décrire le phénomène qui est riche aussi de potentialités. Il faudrait même s'interroger sur les adolescents qui, privés de ces moyens, peuvent se sentir ou se trouver exclus des liens intragénérationnels nouveaux qu'ils fondent.

C. Médiologie : propriétés de quelques formes d'échanges

Si l'on veut distinguer les différents types de canaux que les adolescents utilisent pour échanger entre eux, il faut noter que cet ensemble d'outils forme un tout. Sur la plan technologique, ils ne cessent de se recouper et de s'enrichir les uns les autres.

Les blogs, au départ définis comme des pages affirmant un point de vue, sont des espaces de discussion ; les chats (avec les cv, et les pseudos) sont des lieux de présentation et d'affirmation de soi autant que des lieux de

dialogue ; le mobile sert, entre autres, à prendre des photos qui seront recyclées sur les blogs ; les blogs conduisent à des adresses Messengers ou à des sites personnels.

Si chacun de ces outils à ses spécificités, ils fonctionnent en synergie dans un réseau qui a la propriété d'être actualisé en permanence (disponibilité du mobile egocentré, permanence de la connexion internet haut débit) même s'il faut distinguer les échanges synchrones et asynchrones.

Par ailleurs, ces différents canaux constituent une sorte de boîte à outils que ses utilisateurs maîtrisent à merveille. En se distinguant les uns des autres, ils se complètent et autorisent une sorte de grammaire communicationnelle. Ainsi, on ne dira pas les mêmes choses en face à face, au téléphone, via le sms ou sur Messenger. Cette diversité des canaux permet de moduler les prises de risques dans l'échange, de faire varier le poids des mots selon qu'on les adresse oralement, au téléphone, par sms ou en ligne, selon que l'on parle à l'amoureux, au confident, à l'ami ou au simple copain.

Messenger

Il s'agit d'un échange synchrone avec une liste d'interlocuteurs connus à l'avance et acceptés comme tels, sous forme textuelle ou audiovisuelle, sachant que le texte reste dominant, pour des raisons technologiques mais aussi médiologiques (gestion de la multi-conversation). C'est un espace de communication souple, sur lequel on peut réguler son degré de présence aux autres, choisir son ou ses interlocuteurs. À ce titre, Messenger peut faire songer à certains espaces sociaux (comme celui du café par exemple), lieu de rendez-vous non contraint, dans lequel on peut retrouver le proche et le moins proche. Le propre de Messenger ou des autres logiciels du même type n'est pas de permettre l'échange synchrone entre deux interlocuteurs, c'est d'être un véritable espace communicationnel structuré autour de celui qui l'utilise. Cet espace construit une sorte de lien virtuel permanent, puisque la présence de l'autre est rendue manifeste à travers le "statut". Il fonctionne donc un peu comme un substitut du cocon familial, où l'autre est toujours là, comme un lien d'abord phatique (i.e. communication qui vise d'abord à vérifier sa propre validité, cf. le "allo" téléphonique). Cette permanence de la médiation, même quand elle n'est pas active, explique la dépendance forte qui se noue vis-à-vis de ce milieu relationnel. Certes, on y échange les commentaires de la journée, ("on règle les comptes de la journée", "le collègue c'est speed, on a 10' de récré par jour" collégienne, 12 ans), les devoirs, la musique, les images, les projets de sorties... Mais, plus que tout cela, c'est bien la validation d'un lien avec les autres qui compte. Il s'agit majoritairement d'échanges souples, dans

une scripturalité qui emprunte toutes les formes de l'oralité, ces échanges visant à valider leur propres conditions d'apparition (tu es là, je suis là, nous nous parlons).

La position du sujet de communication est, elle aussi, intéressante. Il se trouve au centre d'un réseau d'échanges qu'il organise à sa façon puisqu'il en occupe imaginativement le point focal. Les adolescents d'aujourd'hui sont ainsi passés maîtres dans la gestion de véritables polylogues comme interactions multiples et simultanées avec plusieurs interlocuteurs. L'outil permet en effet, via l'ouverture de différentes fenêtres d'échange, une communication tabulaire où chacun échange en parallèle avec tous les autres, où l'on gère plusieurs conversations indépendantes. La culture du zapping que l'on reproche à la jeune génération (l'entreprise parlerait de multi-tâches) se retrouve ici dans cette capacité à gérer le multiple comme à ne pas se satisfaire de l'unique.

Chaque utilisateur a la possibilité de mettre en relation sur son espace propre des participants qui ne se connaissent pas. Messenger n'enferme donc pas ses utilisateurs dans un réseau d'interlocuteurs pré-établi. Il permet la mise en contact avec de nouvelles personnes via la médiation ou la co-optation d'un tiers. Cela suscite des effets d'agréations concentriques, qui favorisent la découverte du nouveau. C'est là qu'on retrouvera par exemple des différences sociales, les enfants des classes aisées étendant plus facilement ce réseau de manière plus large, à travers la famille, l'école ou l'environnement des vacances. Ces médiations multiples, liées aux territoires amicaux et amoureux, rappellent quelquefois les échanges épistolaires à la Laclos : "Quelquefois on discute avec un garçon, on imprime et on montre à la copine ce qu'il a dit d'elle", "Je m'intéresse à 3 garçons, il faut gérer". Ainsi l'outil que constitue Messenger fonctionne particulièrement bien chez les utilisateurs adolescents, car il permet de moduler un certain nombre d'oppositions : celle, par exemple, entre l'intérieur et l'extérieur du domicile, puisque Messenger offre une sorte de lieu de rendez-vous ouvert (qui se substitue au bar, à la cage d'immeuble, au préau ou à la cour), une topologie virtuelle ("on est sur MSN") apte à gérer le mouvement de dedans/dehors au sein de la structure familiale. Plus profondément, Messenger permet d'osciller entre les relations de groupe au sein de la bande et les relations duales, plus intimes (les conversations parallèles), dans une relation dialectique entre le vécu de la bande et la possibilité de s'en affranchir (relation à deux). Mais centralement, il autorise la continuité imaginaire du lien avec les autres du groupe et donc un sentiment d'exister renforcé grâce à la réassurance liée au fait d'être reconnu par le réseau. (Aujourd'hui, le succès de Facebook repose sur le même processus).

Les chats et les forums

Contrairement à Messenger, le chat ouvert met en relation avec l'autre comme étranger, comme inconnu, que l'espace de communication soit centré sur un thème (une émission de télévision, une pratique) ou dédié dès l'abord à la rencontre. Davantage pratiqué en groupe, par les garçons, au sein des classes moins favorisées, il répond à d'autres motivations : l'anonymat et les possibilités qu'il offre, la capacité à échapper à son propre corps et à ses déterminismes et enfin la rencontre transgressive avec le monde adulte.

L'anonymat, voire le travestissement identitaire que le dispositif autorise, est au service de la quête de soi à travers l'expérience virtuelle de l'autre. Il génère une forme de décentrement et de décalage vis-à-vis de sa propre identité, car il est lieu même du "larvatus prodeo" ("Je m'avance masqué"), qui permet à l'adolescent de prendre de la distance avec son âge ou son sexe. "On se fait passer pour des filles de 16 ans, pour des blondes trop top" (jeune fille 13 ans, Paris) et de faire l'expérience de la relation à l'autre dans des stratégies de dévoilements/déguisements.

La possibilité de mise à distance de la dimension corporelle voire de l'identité sexuée, d'échapper aux limites prêtées à son propre corps, à l'inconnu de son sexe, qui sont au centre de la mue adolescente (corps symptôme, corps qui change, corps à contrôler, corps complexe) : cf. les troubles du comportements alimentaires par exemple), explique largement l'attrait pour ces espaces virtuels d'échanges. Cet effet sera encore accentué avec les jeux en réseau qui propose aux joueurs une véritable doublure identitaire virtuelle, comme surface de projection idéalisante : le succès de Second Life atteste de cette aspiration à sortir de soi, à mener une autre vie, à se dédoubler, comme s'il permettait, enfin, de se soustraire à cette "injonction d'être soi" qui, selon Ehrenberg, définit la modernité. De l'anonymat au masque et du masque aux avatars, on comprend mieux la fascination adolescente pour ces interfaces qui permettent de faire pour un temps l'économie de la question du corps mutant comme d'échapper à la "tyrannie des apparences" qui joue au sein des groupes d'adolescents.

Ces espaces virtuels d'échange sont aussi propices au défoulement et à l'exploration des limites. Ils permettent d'approcher le monde adulte et ses coulisses et de s'y confronter, au-delà des images parentales normatives. Ils fonctionnent en partie comme des lieux de la transgression, de la prise de risque, de l'excès, pour une part maîtrisés par la dimension virtuelle, même si, on le sait, l'aventure peut mal tourner quand ces projections virtuelles s'enclenchent sur un réel quelquefois mal intentionné, comme quelques faits divers récents l'ont illustré.

Mais les forums ou les chats entre inconnus peuvent aussi libérer la parole, être le lieu où s'expriment des interrogations indicibles ailleurs. Certains espaces de dialogues adolescents permettent de formuler des questions et des demandes d'aide, vis-à-vis des pairs, d'autres soi-même ou, en regard, d'offrir un conseil, une présence, une écoute à l'autre qui exprime sa difficulté. Ce sont aussi donc des espaces éventuels d'auto-support, où la quête identitaire passe par la formulation de questions difficiles à poser ailleurs, mais où l'on trouve son identité en aidant l'autre et en lui apportant des réponses (cf. le site Fil Santé Jeunes).

Les blogs

Les blogs, qui marquent une évolution conséquente dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Web 2.0, permettent à chacun de se doter d'une interface spécifique en ligne. À la fois album photos de vacances, journal intime "extimé", autoportrait imaginaire de soi, le blog, investi par les communicants institutionnels (hommes politiques, journalistes), a trouvé chez les adolescents ses utilisateurs privilégiés qui y voient le moyen d'élargir encore le cercle de l'entre soi, pour offrir une image d'ipsité virtuellement au monde entier. Les blogs proposent une interaction asynchrone, puisqu'ils ont ouverts aux commentaires d'autrui. Ils ne fonctionnent pas comme une simple exposition de soi mais aussi comme un espace d'échange, une exposition aux autres. La station de radio Skyrock a su avant les autres s'emparer du phénomène en proposant ses Skyblogs aux jeunes gens d'aujourd'hui (1, 5 millions de blogs actifs). On notera d'ailleurs la proximité entre la libre antenne, elle aussi en partie initiée par les adolescents (cf. les désormais vénérables Doc et Difool) et le blog comme espace de mise en scène de soi. Cet espace peut d'ailleurs être la caisse de résonance du mal-être adolescent (on se souvient d'angedetristesse.skyblog.com, de la jeune Clémence, 14 ans), qu'il se retourne contre soi ou contre les autres.

Par ailleurs, collégiens et lycéens n'ont pas manqué, quelquefois, d'utiliser ce moyen pour mener une guerre de propagande contre tel ou tel professeur mal aimé et plus ou moins diffamé en ligne, la puissance du support transformant les mauvaises langues des cours de récréation en justiciables devant rendre des comptes pour cause d'atteintes à la vie privée ou diffamation (Nancy, 5 lycéens exclus).

L'outil de publication en ligne de soi s'est de plus adossé à la prolifération de l'image, quelquefois volée, qu'a rendu possible les appareils photographique associé au téléphone mobile ("j'ai mis des photos de ma famille, de mes copines, et aussi d'acteurs et de groupes que j'aime bien comme The Strokes" (Margot 12 ans). L'image règne d'ailleurs en maître chez les adolescents, le texte venant la commenter, la gloser. Ce petit musée de

l'égocentrisme contemporain, centrifuge en l'occurrence, est une chambre d'échos des goûts et des couleurs qui fondent la culture jeune puisqu'il fonctionne comme le grand catalogue des musiques qu'on aime ou des "peoples" qu'on a pour héros. Le blog peut, à ce titre, remplir une fonction de défoulement (qu'on trouvait déjà dans le journal intime jalousement gardé) qui ici se publicise. Il peut-être, on l'a vu, l'espace des ragots, des insultes, des attaques personnelles, le lieu d'expression du "côté obscur de la force" comme le lieu d'une exhibition identitaire. Son statut ambivalent, lieu du moi mais mis en partage, espace ni complètement officieux, ni complètement officiel, permet à l'adolescent de se dire, de se révéler sa part d'ombre aussi (conduites à risques, dimensions trash), en proposant au moi comme une fenêtre sur le monde. Espace d'exhibition, où l'on avance masqué autant qu'a découvert, il devient naturellement une espace qui subvertit le surmoi et les instances parentales.

D. Nouvelles technologies de l'échange face à l'identité et au malaise adolescent

Une fois le panorama parcouru des nouvelles boîtes à outils communicationnelle, outils qui s'imbriquent étroitement les uns les autres, technologiquement avec le tout numérique, mais aussi dans les pratiques et qui évoluent sans cesse, il faut s'interroger sur cette résonance particulière entre cette classe d'âges et ces médiations nouvelles, qui deviennent partie intégrante des échanges entre pairs, véritable cœur d'une part de la sociabilité adolescente.

Il est clair qu'elles résonnent étroitement avec le moment adolescent, à la fois parce qu'elles sont un lieu d'expression de soi, parce qu'elles fournissent des formes au questionnement identitaire, et parce qu'elles sont aussi un lieu privilégié de découverte médiée de l'autre. Ces technologies permettent en effet au sujet adolescent d'affirmer sa place dans le groupe de ses pairs et de gérer au mieux cette place, par la diversité des temporalités mises en oeuvre et des canaux utilisés. Ce sont bien sûr des espaces d'échanges qui renouvellent les formes des jeux amoureux et des éducations sentimentales et sexuelles, à travers des espaces virtuels certes mais plus individualisés, qui échappent à la pression du groupe (vs l'espace scolaire ou la question des sexes est davantage soumis aux règles de fonctionnement collectif) et permettent de jouer de tout une gamme communicationnelle. Ces technologies sont aussi le miroir de la quête d'autonomie et la précocité plus grande des adolescents d'aujourd'hui, sur le plan relationnel et psychologique, à travers des canaux qui leur permettent de

s'affranchir en partie du cocon familial tout en faisant pleinement partie (la chambre connectée sur le monde et sa bande vs la maison, la famille). On le voit, ces technologies renforcent la dimension intragénérationnelle de l'adolescence, moment de la vie qui inscrit son historicité dans l'âge moderne (précocité de la sortie de l'enfance mais allongement de l'adolescence) qui trouve là sa mise en forme technologique.

L'affirmation d'une culture jeune

La maîtrise de cet outil constitue en lui-même un effet générationnel (à la fois réel et imaginaire). C'est un espace qui n'est pas maîtrisé par les parents, qui est le propre des jeunes générations, qui ont l'impression d'être sur ce plan les parents de leurs parents. Peu cher (coût non strictement linéaire), voire gratuit, il permet un voyage autour de sa chambre discret par apport aux adultes ("les parents comprennent pas trop", "le problème c'est que les claviers font du bruit") qui ne peuvent contrôler que le temps alloué. Le meilleur signe de cette appropriation générationnelle, est le langage crypté auquel elle donne lieu, dont la maîtrise contribue au sentiment d'appartenance et qui fonctionne autant comme un signe d'exclusion de la famille que comme un signe de reconnaissance, une performance qualifiante par la maîtrise induite ("mdr" = "mort de rire", "lol" (laughing out loud)). Cette maîtrise vient d'ailleurs dupliquer la maîtrise de la langue orale (verlan) et la maîtrise technologique et ergonomique (l'accélération de la saisie, la multi-conversation). Les adolescents savent que cet espace est à eux, parce qu'ils en sont les "early adopters" et qu'ils le maîtrisent mieux que la génération précédente.

La construction de soi

On l'a vu, l'évacuation du corps, l'affranchissement du physique et même de la voix, jouent un rôle important dans l'attrait de cette classe d'âge pour ces nouveaux outils. Le corps est au centre du moment adolescent et la question des différences corporelles très forte dans les bandes. La possibilité à la fois de s'effacer et de se mettre en scène dans une mise en signe de soi (ex. pseudo qui renvoie à l'état émotionnel, portrait détourné vers une image idéale, celle d'une star par exemple) sont favorables à l'expression d'une identité en mouvement. Cette quête, dans un jeu marivaudien de déguisement et d'affirmation de soi, est d'autant plus forte que le web apparaît comme un espace de parité, où chaque point de vue vaut tous les autres, dans un imaginaire isotope où le site de Zidane équivalait au skyblog de Malik (14 ans).

Un sujet adolescent au centre de son monde

Face à un espace où on peut jouer à l'adulte et être encore enfant, un espace à soi qui échappe au parents à l'intérieur de la maison, qui permet d'être ici et d'être ailleurs (l'adolescence comme décentrement vis-à-vis de soi), dans lequel on organise sa sociabilité selon son point de vue, où l'on a la possibilité de catégoriser les gens selon ses représentations, on comprend mieux en quoi les résonances exposées plus haut sont si fortes avec l'adolescence. Ce nouveau dispositif place l'ado dans une position centrale, de toute puissance communicationnelle palliant la difficulté de vivre, qui, selon qu'elle sera régulée ou non par d'autres investissements, d'autres modes de relation, pourra ou non déboucher sur des pratiques excessives. Pratiques à travers lesquelles ces outils peuvent alors devenir effectivement non seulement le lieu de l'expression d'un mal-être mais aussi un symptôme, car elles peuvent prendre une dimension addictive, conduisant à une forme de déréalisation et d'enfermement de l'adolescent dans son malaise. ●

IVG sans les parents : excès de responsabilité ?

Muriel PRUDHOMME

Médecin chef de service de PMI de Seine Saint-Denis (Bobigny)

La loi du 4 juillet 2001 a facilité l'accès à l'IVG pour toutes les femmes, notamment pour les mineures en autorisant le médecin à faire cette intervention sans autorisation parentale si la jeune femme ne veut pas prévenir ses parents.

Dans certaines situations familiales ou personnelles, l'autorisation parentale pouvait mettre en danger la jeune patiente et la Loi de 2001 n'a fait qu'entériner les demandes des professionnels de santé qui prenaient en charge ces mineures enceintes.

Dans le même temps, lors de la sortie de la Loi, beaucoup de professionnels se sont interrogés sur le risque de dévalorisation de la fonction parentale, créé par leur absence dans l'accompagnement de leur fille à un moment délicat de sa vie.

Quelques années plus tard, dans les Centres de Planification Familiale qui reçoivent des mineures en demande d'IVG, les professionnels constatent, qu'au premier contact, toutes demandent le secret vis-à-vis de leurs parents. Et la plupart persistent dans cette demande, en annonçant mille et une bonnes raisons pour justifier leur demande de secret :

- peur de la réaction des parents
- par crainte de les décevoir
- dans un soucis de protection d'une mère fragile
- pression des "grands frères"
- secret imposé par le copain
- regard intrusif des parents sur leur intimité

Pour le médecin, se pose la question de l'accompagnement de cette jeune fille, parfois très jeune.

Afin de répondre avec pertinence à cette question, le médecin doit avoir à l'esprit un certain nombre d'éléments :

- les rapports sexuels avant 15-16 ans ne sont pas un signe de bonne santé, au sens de la définition de la santé de l'O.M.S. : physique, mentale, sociale.
- la grossesse chez une adolescente n'est jamais le fruit du hasard, le hasard étant ici une méconnaissance de la contraception.
- la prévention de l'IVG des adolescentes passe au moins autant par la protection de l'enfance, la prévention de la maltraitance et des agressions sexuelles que par des campagnes de promotion de la contraception.

Rapports sexuels avant 15 ans

D'après l'enquête sur la sexualité des jeunes menée par H. Lagrange auprès des 12-25 ans, et contrairement à une idée reçue, il apparaît que les jeunes ne sont pas plus précoces que leurs aînés sur le plan sexuel : Moins d'un sur six est sexuellement actif à 15 ans. [1] La médiane se situe légèrement après 17 ans, ce qui a aussi été trouvé dans d'autres études. La diffusion de la contraception moderne, à partir du début des années 1970, correspond plutôt à une stabilisation de l'âge à l'initiation sexuelle. L'apparition du sida vers le milieu des années 1980 n'a pas provoqué de recul de l'âge au premier rapport. [2]

Par contre on observe qu'entre les premiers prémices de la sexualité (baisers profonds) et les rapports sexuels avec pénétration, les attitudes changent plus rapidement (2 à 3 ans contre 5 à 6 ans dans les années soixante) et que les différences de comportement sont de moins en moins sensibles entre les milieux sociaux.

Sexualité précoce : pas un signe de bonne santé

Les études qui s'intéressent à la santé des adolescents montrent qu'à 12-13 ans, au moment de l'entrée au collège, cela se passe plutôt bien, même si tout n'est pas idéal. Plus de 85% s'entendent bien avec leur père, 90% avec leur mère, 86%, aiment l'école, moins de 1% fument du tabac régulièrement (et ce taux a baissé de 1993 (3%) à 2003), 5% présentent un

absentéisme scolaire (8% en 1993), 5% ont fait une tentative de suicide, ce chiffre s'étant plus dégradé pour les filles que pour les garçons. [3]

Les années du collège sont celles du grand chamboulement. La satisfaction scolaire chute de 20 points entre 12-13 ans et 14-16 ans, la qualité de la vie familiale se dégrade, surtout les relations avec le père, les conduites à risque augmentent : le tabagisme quotidien passe de 1% à 11%, la consommation de cannabis de 0,2% à 7%, l'absentéisme scolaire de 7% à 13%, la dépressivité de 7% à 15%. [3]

Le collège c'est aussi le premier lieu de violence, cité par la moitié des filles et des garçons pour les violences verbales ou racistes. Le fait de ne pas aimer l'école et surtout le fait d'en être souvent absent sont des variables importantes pour expliquer les violences les plus graves. Mais le facteur le plus important est la victimisation : les victimes de coups ou de violences verbales ont entre 8 à 15 fois plus de risque d'en être aussi auteurs.

Reste que la précocité des troubles ou conduites est toujours un signe de gravité. Surtout lorsque les troubles se cumulent et deviennent chroniques. "La sexualité précoce va de pair avec un absentéisme scolaire précoce, avec la consommation de drogue, avec des conduites de déviance. On banalise la sexualité précoce alors que ce fait n'est pas bon signe" souligne Marie Choquet qui définit la sexualité précoce avant 16 ans.

"Le rôle de la cellule familiale est important : les rapports sexuels précoces sont plus fréquents lorsque la famille est désunie. Il existe une corrélation entre la réussite scolaire et précocité sexuelle : plus l'adolescent a du succès à l'école, moins précoces seraient les rapports sexuels."

L'avis des jeunes du Conseil général des collégiens

"Ma meilleure amie est tombée enceinte et elle vient d'avoir 14 ans. Du coup ça fait peur ! Je ne sais même pas comment elle a fait pour être enceinte !

À mon avis, c'était sur un coup de tête.

Moi j'ai prévu de faire un bébé plus tard, mais 15 ans, c'est trop tôt."

AUDREY, 15 ANS [4]

Les jeunes eux-mêmes ne s'y trompent pas; quand les collégiens du Conseil général des collégiens du Val-de-Marne parlent des relations filles-garçons, à 15 ans, ils pensent aux premiers émois amoureux, à être bien ensemble, les rapports sexuels c'est pour plus tard !

Autour de la question “faire un bébé”, ils ont spontanément répondu :

- Nous sommes trop jeunes à 15 ans !
- Nous ne sommes pas indépendants ! Pas responsables !
- Devenir parents à 15 ans, ce n’est pas pensable ! On n’est pas capable !

Tous les jeunes ont entendu parler de la contraception d’urgence, du préservatif et de la pilule, même à 14 ans ! D’ailleurs, ils n’évoquent pas un problème de contraception pour expliquer les grossesses précoces de leurs amies, mais “un coup de tête”, une décision même si elle n’est pas très pensée.

L’IVG des adolescentes : pas une méconnaissance de la contraception

Il est utopique de penser prévenir l’IVG des adolescentes en travaillant uniquement autour de la contraception. Les grossesses des adolescentes ne sont pas liées à une méconnaissance de la contraception.

Le premier rapport sexuel est devenu un passage “réfléchi”, dans lequel l’absence de contraception n’a cessé de reculer depuis les années 1970. Ainsi en 1993, seules 16 % des femmes qui ont commencé leur vie sexuelle n’avaient pas utilisé de contraception la première fois, contre 30 % en 1988 et 51 % en 1970.[1] Le progrès de la contraception orale a été prolongé par la montée très rapide de l’usage du préservatif au premier rapport au cours de la dernière décennie. Et, globalement, les études plus récentes du baromètre Santé Jeunes montrent que les 15-19 ans se protègent plutôt bien ; ainsi 90 % ont utilisé le préservatif lors de leur premier rapport sexuel et 86 % des jeunes sexuellement actifs utilisent un moyen de contraception régulier.[2]

Sexualité : il y a un âge !

La question qui se pose, chez les plus jeunes, est double :

- Mesurer la conséquence de ses actes à plus ou moins long terme demande une élaboration de la pensée structurée, variable selon l’âge, selon sa capacité à mentaliser, à se penser “vulnérable”, à penser son corps et ses relations à l’autre.
- Mobiliser ses ressources personnelles pour venir en consultation médicale, c’est-à-dire confronter ses actes au regard des autres fut-ce un professionnel de santé, demande une capacité à s’identifier, à se reconnaître

comme sujet ayant sa propre identité et son propre destin, comme “sujet capable” pouvant porter pour lui-même et pour ses proches son devenir d’adulte.

Cela pose la question des dépendances de l’adolescent avec sa famille. L’entrée précoce dans la sexualité est souvent une prise de risque parmi d’autres, un signe précurseur d’un mal être, voire d’un trouble majeur de la sociabilité. Le risque est grand de s’arrêter au symptôme (besoin d’une pilule du lendemain, d’une contraception régulière, voire une IVG) et de ne pas voir les troubles sous-jacents, les signes précurseurs qui pourraient conduire à une prise en charge plus précoce.

Cela ne veut pas dire refuser la demande de secret pour l’IVG, mais se poser les bonnes questions pour ne pas passer à côté de situations graves. Et s’interroger sur la place que les parents peuvent avoir dans l’accompagnement de cette adolescente, en connaissant l’ensemble des paramètres, les aspects positifs et les aspects plus difficiles, comme pour la prise en charge d’une pathologie médicale lourde à l’adolescence.

Voici quelques vignettes cliniques de situations banales, fréquentes, pour illustrer ces propos. (les prénoms ont été modifiés).

1^{ère} situation : Aurélie 13 ans, vient pour une demande d’IVG dans le secret. *Elle a débuté ses rapports sexuels 2 ans auparavant, à 11 ans, toujours avec le même copain.*

Elle justifie ainsi sa demande de secret :

“Mon père est d’origine Kabyle, la religion musulmane interdit les rapports sexuels, ce n’est pas possible d’en parler”.

Et pourtant ! Quand on s’intéresse à sa vie, voilà ce qu’on apprend :

Elle vit chez son père et sa belle-mère depuis 3 ans ; auparavant elle était confiée à la garde d’une tante paternelle, depuis l’âge de 2 ans au moment du décès de sa mère.

Elle est en décrochage scolaire depuis 1 an, avec un absentéisme scolaire intermittent. Elle passe son temps dans la rue et a été repérée par les éducateurs du club de prévention.

Elle se sent isolée dans son milieu familial : elle rêve que son père s’occupe plus d’elle !

Dans cette situation, comme le dit le Pr Jeammet, “Les conduites adolescentes sont un puissant révélateur de ce qui subsiste de dépendance non résolue aux personnes importantes de l’entourage. Plus l’adolescent va mal, plus il a de difficultés à s’inscrire dans un processus d’individuation, de

séparation, plus il va s'opposer et être dans une surenchère des conduites à risque." [5]

Le travail auprès de ces jeunes suppose un travail de réparation, une lutte contre le repli défensif et l'envie de porter le regard vers l'autre.

2° situation : Awa 15 ans vient pour une demande d'IVG.

Elle justifie sa demande de secret par le fait que son père s'en moque d'elle, qu'elle fait ce qu'elle veut. Il connaît son copain et lui a dit que si elle était enceinte, elle se débrouillerait, qu'il ne ferait rien ! Ne paierait rien ! Qu'il ne veut plus d'embrouilles avec elle ! Qu'il peut la mettre dehors !

Les embrouilles, c'est parce qu'elle a fait une fugue un an auparavant, puis une tentative de suicide médicamenteuse 6 mois auparavant.

Awa vit avec son père et sa belle-mère ;

Elle est en conflit ouvert avec sa belle-mère avec beaucoup de provocations et des coups : "elles se battent". Elle parle de son ressentiment vis-à-vis de son père qui soutient toujours sa femme même quand elle la frappe.

Elle fait l'annonce de sa grossesse avec l'aide d'une tante. Son père accepte l'IVG mais ne veut pas y être mêlé.

Elle ne veut pas de la grossesse mais "rate" plusieurs rendez-vous hospitaliers.

Elle fait une nouvelle fugue. Elle rompt le contact avec sa famille, mais nous appelle régulièrement pour reprendre des rendez-vous pour une IVG.

Son père est inquiet, prend contact avec nous pour savoir si nous avons des nouvelles. Mais il redit qu'il ne veut pas s'en occuper "elle fait ce qu'elle veut, qu'elle se débrouille, je ne veux pas en entendre parler" ; Nous insistons sur l'importance de renouer le dialogue avec sa fille, sur le fait qu'elle a besoin de lui. La médiation familiale est difficile mais il finit par accepter de lui prendre un nouveau rendez-vous d'IVG puis de l'accompagner. Elle fera une IVG près de 6 semaines après le diagnostic initial de grossesse et reprendra ses études.

3° situation : Katy 16 ans vient pour une demande d'IVG dans le secret.

Elle a des rapports sexuels depuis 1 an sans protection. Son copain âgé de 18 ans ne supporte pas les préservatifs.

Elle vit seule avec sa mère, n'a jamais connu son père.

Katy est très repliée sur elle-même et présente une obésité débutante.

Elle ne veut pas créer de soucis à sa mère, qu'elle trouve dépressive et qui s'emporte facilement : c'est pour cela qu'elle veut le secret.

Au cours de la prise en charge, elle parle de ses provocations (ne rentre pas la nuit, ne va pas à l'école...), de son opposition parfois violente à sa mère (elle casse des objets), qui alternent avec des vrais moments de complicité (courses, argent de poche...).

Les rapports avec sa mère sont souvent tendus, beaucoup de violence verbale notamment autour de la sexualité "si tu es enceinte, je te mets dehors" ; on parle des craintes de sa mère devant son comportement souvent violent, de son désir, peut-être maladroit mais qui existe, de la protéger.

Elle parlera alors du viol, subi à 2 reprises, par un ancien compagnon de sa mère alors qu'elle avait 9 ans.

Elle en avait déjà parlé 2 ans auparavant au décours d'une tentative de suicide, mais l'enquête avait conclu à une absence de poursuites pénales et sa mère ne l'avait pas crue.

Maltraitance et violences sexuelles

Cette situation mérite que l'on s'arrête sur les statistiques de violences sexuelles.

12% des filles de 18 ans et 2% des garçons ont subi des violences sexuelles, ce qui inclut le viol, les tentatives de viol et toute autre violence sexuelle subie. Elle est plus fréquente chez les jeunes de banlieue et issus de familles séparées, ce qui signifie qu'elle peut être associée à un manque de protection. La majorité des garçons victimes de violences sexuelles les ont subies avant 12 ans, ce qui est différent des filles dont la fréquence des violences sexuelles augmente au cours de l'adolescence (9% à 12 ans, 12% à 18 ans). [3]

La consommation répétée de produits pornographiques, chez les filles comme chez les garçons, occupe également une place importante, juste derrière les violences subies, comme facteur expliquant les "troubles et conduites à risque à l'adolescence".

Les victimes de violences sexuelles souffrent de troubles graves, et surtout, de façon paradoxale sont nettement plus violents eux-mêmes. La violence subie fait partie d'un triptyque redoutable: violence subie – violence agie – violence sur soi.

Sur les 130 jeunes mineures enceintes ayant poursuivi leur grossesse en 2004 dans le Val-de-Marne, près du tiers avaient eu un suivi social pour maltraitance avant la grossesse et 18% avaient subi des violences physiques, morales ou sexuelles.[6]

IVG de l'adolescente : Penser à la protection de l'enfance

Ces situations sont assez révélatrices de l'importance, dans la compréhension des mécanismes qui ont conduit à une demande d'IVG chez une adolescente, du travail autour de la protection de l'enfance, notamment la prévention de la maltraitance, et des violences sexuelles.

Plus l'étayage parental va être défaillant, plus l'adolescent aura des difficultés à se projeter dans l'avenir, à avoir un capital de confiance en soi suffisant pour se penser "capable de", capable de se protéger, capable de faire des choix de vie, capable de se projeter dans une vie future choisie.

Plus la cellule familiale est dissolue, plus grand est le risque pour ces jeunes de subir des violences physiques, psychologiques ou sexuelles.

Le grave traumatisme de la maltraitance ou de l'agression sexuelle entraîne toujours des difficultés, scolaires, relationnelles, sexuelles, extrêmement difficiles à prendre en charge, d'autant plus que la majorité des viols ne donne pas lieu à condamnation judiciaire, que la victime n'est pas reconnue ni dans sa parole, ni dans sa souffrance.

Ces jeunes ont besoin d'une prise en charge, d'un accompagnement souvent long, difficile. Ils ont souvent déjà montré à voir des symptômes qui ont été banalisés par les professionnels rencontrés ou, en tout cas, qui n'ont pas permis de mettre en œuvre une prise en charge adaptée.

Le risque est grand, face à l'IVG, parce qu'il y a l'urgence des délais, les préjugés liés à l'acte lui-même, les aspects culturels... de reproduire une absence de prise en charge.

Certes, la Loi du 4 juillet 2001 relative à l'IVG dit :

"Si la femme mineure non émancipée désire garder le secret, le médecin doit s'efforcer, ... d'obtenir son consentement pour que le ou les titulaires de l'autorité parentale... soient consultés.

Si la mineure ne veut pas... elle se fait accompagner d'une personne majeure de son choix."

Mais la Loi du 5 mars 2007 relative à la Protection de l'Enfance confie une mission essentielle aux professionnels médico-sociaux :

"Apporter un soutien matériel, éducatif et psychologique tant aux mineurs et à leur famille..., confrontés à des difficultés risquant de mettre en danger la santé, la sécurité, la moralité de ces mineurs ou de compromettre gravement leur éducation ou leur développement physique, affectif, intellectuel et social".

La prise en charge d'une IVG d'une adolescente ne peut se limiter à l'aspect médical mais pose aussi la question des moyens mis en œuvre au titre de la protection de l'enfance.

Ce ne sont pas n'importe quelles adolescentes qui se retrouvent enceinte à 15 ans !

Accepter de faire une IVG dans le secret à une adolescente sans se poser ces questions, c'est la renvoyer à une responsabilité individuelle qui serait de ne pas avoir été en capacité de mettre en œuvre une contraception : c'est une sacrée responsabilité !

Probablement un excès de responsabilité pour une jeune déjà fragile, déjà en difficulté, qui, peut-être, a déjà subi des traumatismes graves.

Au niveau individuel, la prise en charge doit passer aussi par se poser les questions de la protection de l'enfance, de l'accompagnement social voire éducatif dont la jeune peut avoir besoin.

Au niveau collectif, les actions de prévention de l'IVG des adolescentes ne peuvent pas porter que sur la contraception.

Protéger les adolescentes de la maltraitance et des agressions sexuelles, c'est agir aussi dans la prévention des IVG ! ●

Bibliographie

1. Lagrange H., Lhomond B., *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris, La Découverte, 1997.
2. L'enquête "Baromètre santé jeunes" du Comité français d'éducation pour la santé (1997-1998).
3. Pr Rufo, Marie Choquet "regards croisés sur l'adolescence, son évolution, sa diversité" Editions Anne Carrière, Paris, 2007.
4. Questions d'ados, Éditions Au Diable Vauvert, 2007.
5. JEAMMET P., Les destins de la dépendance à l'adolescence, Neuropsychiatrie de l'Enfance, 1990, 38 (4-5), 190-199.
6. Prudhomme M., Royet E., *Les grossesses adolescentes dans le Val de Marne en 2004*, communication au GFGEA, Paris, 2006.

Excès de sexualisation à l'adolescence

Didier LIPPE
Psychiatre (Paris)

L'excès se définit par rapport à des normes plus ou moins arbitrairement ou communément admises, comme par rapport à des règles socialement ou légalement établies. Pour se dégager de ces références normatives sur lesquelles s'étaye la morale, nous aborderons l'excès sexuel (qu'il relève d'un trop d'abondance ou de restriction) en tant qu'il vient questionner le Moi, dans ses limites, ses débordements, ou sa souffrance, mais aussi dans son rapport au monde social qui l'environne. Nous évoquerons ainsi des moments de vie d'adolescents (sexualité addictive, abus sexuels agis ou subis...) venus consulter :

- agression sexuelle en groupe par un garçon de 15 ans,
- abus sexuels répétés d'une jeune fille de 16 ans par un membre de sa famille,
- compulsion sexuelle dans des pratiques homosexuelles d'un jeune homme de 20 ans.

Ces manifestations de la sexualité témoignent-elles, à l'adolescence, de difficultés à entrer véritablement dans l'âge adulte, l'acte sexuel n'en étant alors qu'une précipitation qui fonctionne comme illusion, ou comme une tentative de rompre brutalement avec l'enfance, témoignant alors des difficultés du travail de séparation-individuation, ici court-circuité, et indicibles autrement qu'à travers ces actes.

D'un côté, les distorsions ou les fragilités engendrées par une problématique affective et narcissique précoces, tentent ainsi parfois à l'adolescence de se résoudre, ou se colmater, par une plongée dans une sexualité qui peut se faire alors "opportuniste", s'engageant là où s'offre l'objet, et qui,

tout en la "court-circuitant", "excède" la maturation du Moi, et celle des choix d'objet sexuel. La sexualité vient combler par ces "paradis artificiels de la jouissance" des failles identificatoires, et le travail de deuil essentiel de cette période où se réactivent les identifications et s'affermir l'identité. L'acte sexuel génital (ici alors "simple" "plaisir d'organe"), peut être confondu avec son accomplissement plus abouti dans une sexualité où l'objet (l'autre) affectivement investi, a pleinement sa place dans la relation sexuelle.

De l'autre côté, la modernité et les progrès de la science (contraception, procréation médicalement assistée, clonage...) dépossèdent l'individu et l'hétérosexualité du pouvoir exclusif, jusque là inaliénable, de procréer. Ce "grand pas" pour l'humanité, en même temps qu'il remet en question les structures fondatrices des sociétés actuelles, ne représente-t-il pas aussi une blessure narcissique pour l'individu ? Le Moi n'est-il pas alors fragilisé dans une de ses visées essentielles qui balise, comme objet de perspective, son cheminement maturatif : celle qui tend vers la génitalité, l'amour, et l'organisation sociale familiale traditionnelle structurée par la triangulation oedipienne et les genres Masculin et Féminin bien définis qui y sont rattachés, et qui sont de fait questionnés et remis en question par cette modernité.

Face aux difficultés du Moi quant à sa maturation et à l'espoir d'accéder au Bonheur, la jouissance, qui est hors-Moi, s'offre comme recours par le "plaisir d'organe" et les satisfactions narcissiques qu'elle procure ; mais elle constitue alors un leurre pour le Moi qui tente d'effacer sa souffrance en "prenant la jouissance pour le Bonheur". La jouissance "fixe" ainsi cette sexualité dans le registre infantile des pulsions partielles, alors triomphantes, et favorise l'organisation sociale et le regain de communautarismes et de groupes centrés sur des identités sexuelles (homo, hétéro, bi, SM, no sex...), elles-mêmes non fixées. ●

Les parents sont-ils "trop" ?

Gérard SCHMIT
Pédopsychiatre (Reims)

“Mes parents sont trop ... trop beaux, trop grands... trop bons, trop présents, trop proches, trop lourds, trop toujours là, trop vivants, trop forts, trop écrasants, trop dévoués... Ils sont trop et, moi, l'adolescent, je me sens trop peu... Faudra-t-il qu'ils meurent pour que je me sente enfin libéré d'eux ?”

L'adolescence est souvent imaginée comme une période où s'estompent les liens parents, enfant de façon à permettre à l'enfant de conquérir son autonomie et d'assumer une condition d'adulte libéré de sa dépendance infantile.

En fait, à l'adolescence, la relation de l'enfant à ses parents, loin de s'affaiblir, va surtout se complexifier et, dans bien des occasions, prendre un tour paradoxal, lié aux enjeux de l'adolescence elle-même. Les régulations dans la distance du sujet à ses parents, dans les quantités de charge émotionnelle de part et d'autre, sont souvent malaisées, se faisant dans l'excès de manque ou dans l'excès de plein.

Certes, les situations d'adolescents les plus problématiques sont certainement celles où l'adolescent, abandonné ou rejeté, se trouve sans possibilité d'étayage sur des figures parentales qu'il recherche cependant désespérément. C'est parfois le cas quelques années après les séparations parentales où des parents, après s'être battus pour conquérir l'enjeu que constituait leur enfant, continuent le combat pour se débarrasser d'un adolescent maintenant devenu encombrant. A l'inverse, il existe des situations où le “trop de parent” envahit le processus de développement de l'adolescent et tend à le coincer dans des conflits figés ou des enjeux difficiles à dépasser.

Parfois, le trop de parent reste l'affaire de l'adolescent, constituant un élément de son fonctionnement intra-psychique, cependant que la relation avec les parents reste, en apparence, assez simple et peu conflictuelle. Ceci correspond à des formes d'inhibition ou de dépression où l'adolescent semble écrasé par le

poids des surmois parentaux intériorisés ou par son sentiment d'impuissance face à un idéal du Moi infiltré des exigences supposées des parents à son égard. De telles configurations relèvent d'une organisation névrotique serrée chez l'adolescent. Elles se rencontrent moins que par le passé et elles sont souvent le fait d'adolescent, pris dans des fonctionnements familiaux de type traditionnel où l'accent est mis sur la transmission des valeurs du groupe mais où cette transmission se fait dans la distance et avec un faible étayage pour l'enfant. Le “trop de parent”, ici, se passe dans la tête de l'adolescent alors que, souvent, pour un observateur extérieur, il pourrait sembler que cet adolescent est plutôt confronté, dans la réalité, à un trop peu de parents.

Le plus souvent, dans les familles contemporaines, le “trop de parent” se joue au-delà de ses effets intra-psychiques chez l'adolescent et ses parents dans “le hic et nunc” des interactions circulaires qui, de répétition en répétition, tendent à modifier puis à figer les relations sur un mode conflictuel et aliénant pour les uns et pour l'autre. Les trois caractéristiques phénoménologiques de la relation de l'adolescent à ses parents, la paradoxalité de la révolte de l'adolescent, l'hétérochronie de ses comportements, l'extériorisation de ses conflits internes, tendent chacune à solliciter intensément les réponses parentales. Les réponses de l'environnement sont importantes pour le devenir de l'adolescent et celui-ci les utilise pour construire pas à pas son identité d'adulte.

Les caractéristiques évoquées tendent cependant à susciter chez les parents des réactions émotionnelles fortes et à entraîner parfois des réponses inappropriées accentuant l'enchevêtrement et l'indifférenciation des protagonistes. La formule “je ne peux te supporter mais je ne peux vivre sans toi” illustre bien les liens d'aliénation mutuelle de l'adolescent et des parents et la souffrance qui peut découler de toute tentative de modifier la distance entre eux dans le sens du rapprocher ou de l'éloignement. Car derrière “ce trop de parent”, ce qui est en jeu c'est l'angoisse de séparation, l'angoisse de perte, et, à un niveau groupal, l'angoisse de dissolution du groupe familial. Du côté des parents, la relation parents-adolescent ne peut évoluer si le deuil du passé n'est pas toléré, du passé de cette relation elle-même, concernant la petite enfance et l'enfance de cet adolescent, comme de celui de la vie de parents de cet enfant du passé. Comment accepter de n'être plus jamais parent de cet enfant qui était ? Comment accepter que cet enfant si familier se soit transformé en cet autre étrange et étranger qui est adolescent ? Comment accepter enfin de devenir soi-même parents d'adulte, d'abdiquer toute relation de pouvoir sur qui autrefois semblait nous appartenir ?

Du côté de l'adolescent, le trop de parent comporte le piège d'enfermer l'adolescent dans le choix entre la révolte et la résignation. Souvent d'ailleurs, l'adolescent passe de l'une à l'autre. Ceci l'empêche d'ouvrir un champ d'expérience

propre, échappant à l'aliénation entretenue par l'intrusion parentale. Certains adolescents réussissent à se distancier de cette intrusion, à en protéger leur intériorité. D'autres, aux enveloppes plus poreuses, vivent cette intrusion avec rage ou avec tristesse mais surtout ne savent guère, voire n'espèrent même pas, s'en libérer. D'autres encore, se dégagent du trop de parent par des conduites de fuite ou de rupture qui sont parfois périlleuses pour eux tant sur le plan psychique que sur le plan social. Observons ici que si nous mettons la scansion sur l'intrusion parentale, il faut garder à l'esprit la circularité des interactions entre parents et adolescent et constater que l'intrusion parentale est elle-même activée par des comportements de l'adolescent qui témoigne de sa difficulté à entrevoir des possibilités d'indépendance.

Les difficultés relationnelles de l'adolescent et de ses parents, bien que semblant souvent s'inscrire comme une rupture d'avec le passé, s'enracinent naturellement dans les relations antérieures de cet enfant à ses parents et l'adolescence est marquée par une réactivation, une nouvelle mise en scène des conflits passés parents-enfant. L'adolescent confronté au "trop de parent" ne manque jamais de renvoyer à ses parents leur insuffisance supposée et leurs erreurs d'antan. Ceci d'ailleurs le lie un peu plus à eux, par la croyance en une dette insolvable. "Ils m'ont rendu comme je suis et si j'allais bien cela signifierait qu'ils n'ont pas été si mauvais parents que ça".

Les blocages dus au "trop de parent" dans la relation parents-adolescent doivent aussi s'interpréter en tenant compte des transmissions intergénérationnelles à l'œuvre, de la manière dont les parents ont joué leur propre adolescence avec leurs propres parents. Le "trop de parent" est souvent une réaction à des expériences malheureuses que les parents d'aujourd'hui ont vécu, soit dans le sens de relations très conflictuelles à leurs propres parents, relations où ils ont ressenti de la haine et de l'agressivité à leur égard, ce qui leur fait projeter sur leur propre adolescent une destructivité excessive, soit dans le sens d'un "trop peu de parent", les enfermant avec leur adolescent dans une recherche de proximité, voire de symbiose sans fin, censées réparer le manque qu'ils ont l'impression d'avoir vécu au cours de leur propre adolescence.

Au fond, ce qu'il y a de plus difficile probablement pour un parent, c'est d'accepter de devenir parent d'adulte, ce qui implique d'accepter le vieillissement et un passage douloureux dans la succession des générations. Cette acceptation est rendue difficile dans une société marquée par l'idéalisation des valeurs de la jeunesse et la dévalorisation de la sagesse des anciens. Devenir parent d'adulte est encore plus difficile si l'on n'a pu d'abord solder les comptes de son propre passage à la position d'adulte. Le "trop de parent" permet d'occulter le deuil et de se maintenir accroché à ses fonctions parentales tout comme l'adolescent, face au "trop de parent" peut s'accrocher à ses positions infantiles. ●

Quand la famille s'emmêle

Serge HEFEZ¹

Thérapeute familial (Paris)

"Le Père nomme, ni plus ni moins, l'enjeu qui lie en Occident religion et politique. La question du père lie indissolublement la question du pouvoir et celle du sujet : elle représente une manière de définir une relation au pouvoir, calquée sur les liens qui s'établissent avec la figure paternelle".

Michel Tort, *Fin du dogme paternel*

En trente ans de pratique de thérapie familiale, j'ai pu observer à quel point certaines représentations s'étaient inversées : il y a encore une quinzaine d'années, lorsque la famille allait mal, que les enfants montraient des difficultés ou des signes de souffrance, la mère en endossait la responsabilité, de manière tacite ou même, carrément, explicite. Au point, par exemple, d'accuser des générations de mères d'avoir rendu leurs enfants autistes, ou anorexiques, sans que personne n'y trouve rien à redire !

Aujourd'hui, particulièrement au moment de l'adolescence, les familles que je reçois sont en quête de père. Car ce père, lui, avait en charge la transmission et la séparation : l'autorité. La plupart des discours sur l'affaiblissement des hommes et la dégradation de leur virilité s'appuient aujourd'hui sur le "déclin des pères" associé à la montée du pouvoir redoutable des mères, à une "maternisation" de la société responsable de tous nos maux. Ces discours se fondent sur un paradoxe plutôt déconcertant : plus le père est présent auprès des enfants, moins il occupe sa place ! Traduction : plus le père est proche de l'enfant, plus il "maternel", plus les relations fusionnelles dans la famille empêchent l'instauration d'une autorité séparatrice. Si le diagnostic de trop grande fusion familiale, tel je l'ai largement développé dans *Quand la famille s'emmêle*², me paraît juste, la

sexualisation de ce processus en termes de masculin et de féminin me paraît par contre tout à fait arbitraire, au nom d'un pseudo "ordre naturel" qui refuse de prendre en compte l'évolution profonde des hommes et des femmes depuis un siècle...

Cette contradiction s'éclaire en partie par une évidence : parler de père revient à évoquer deux instances profondément hétérogènes, les papas, avec un p minuscule et les Pères, dotés d'une majuscule. La différence entre les deux est la même qui sépare l'appendice pénien qui pend entre les jambes des garçons et le redoutable Phallus, symbole incontesté du Pouvoir (que de P majuscules !).

Les papas...

Le papa est facilement reconnaissable : il s'agit de l'individu incarné qui élève un enfant et l'accompagne dans sa vie quotidienne. Depuis une ou deux générations, en plus d'exiger fermement que cette chambre soit enfin rangée, et plus vite que ça, il pousse aussi la poussette, change les couches, mouche le nez, donne le bain... Ce père-là est un parent qui exerce une fonction parentale, qu'il soit relié à l'enfant par un lien biologique, adoptif ou de recomposition. Sa place se fonde sur un lien affectif reconnu par l'enfant.

C'est l'enfant, qui transforme ceux qui l'ont conçu en parents. La parentalité est le pouvoir qu'il a de faire d'un adulte son parent. Au départ, les spécialistes se sont plutôt intéressés au pouvoir que le nourrisson avait de transformer une femme en mère et d'ouvrir chez cette mère un certain nombre de capacités psychiques d'accueil et de compréhension ; c'est ce que les Anglais ont appelé *motherhood*. Ces compétences et capacités ne s'inventent pas ; elles ne peuvent s'acquérir que lorsque l'enfant paraît.

Une fois bien défini ce concept de *motherhood*, les professionnels de la petite enfance ont inventé celui de *paternalité*, apparu plus récemment avec la notion de parentification ou de parentalisation. La culture s'éloigne un peu plus ici de la nature : le processus de parentalisation, sociale et psychologique, vient bouleverser la notion même de parenté, puisqu'il s'agit de prendre en compte l'influence qu'exerce le bébé ou l'environnement social sur la "sensation d'être parent" qu'éprouve une personne. L'un des résultats les plus importants de ces observations bouleverse une fois encore les idées établies, puisqu'on peut en conclure que les parents n'ont pas de sexe ! S'il est besoin d'un père et d'une mère pour faire un enfant, il n'est pas besoin de sexe pour être parent. On est à la fois mère et parent, père et parent ; la parentalité n'est pas une affaire de sexe, encore moins de choix sexuel !

Pour autant, la *paternalité* n'est pas l'équivalent de la maternalité. Plus les papas prennent en charge les soins corporels du petit enfant, plus ils développent des capacités analogues à celles des mères, ce qui ne signifie en aucun cas que les pères se féminisent ! Ils acquièrent juste des compétences supplémentaires. Dans les années 1970, Daniel Balavoine en chantant "*mon fils, ma bataille, le fruit de mes entrailles*" et Dustin Hoffman en incarnant un *Kramer contre Kramer* qui s'ouvrait à une relation émotionnelle authentique avec son fils à la suite du départ de sa femme, ont représenté ces nouveaux papas néanmoins parfaitement virils...

Même si elle n'est pas acquise dans tous les milieux, l'aspiration à l'égalité entre les sexes va de pair avec une volonté de partager les rôles et les décisions. La parentification est contemporaine de ce mouvement de société qui pousse les femmes et les hommes vers la "chaleur du foyer" et le désir de bonheur partagé avec leurs enfants. Ce sont les enfants qui transforment les pères en papas, et leur permettent de développer ces compétences dites "maternelles". Les nouveaux rapports psychologiques que les enfants établissent avec leur père et avec leur mère tendent à mettre les deux rôles en interaction : les fonctions maternelles et paternelles ne sont plus réservées exclusivement à l'une ou à l'autre.

Sur cette réalité quotidienne se superpose une autre réalité, qui nous met immanquablement en situation de conflit : nous avons conservé nos systèmes de représentation sur la place de l'homme et de la femme, du père et de la mère, et cela crée des tiraillements intérieurs particulièrement insupportables parce qu'ils touchent à une vision contradictoire des rôles sexués. Qu'ils soient conscients ou pas, ils entraînent inévitablement entre les personnes des conflits, très tangibles, ceux-là, qui viennent perturber la paix et le bonheur des familles. Une fois encore, nous portons en nous des aspirations modernes qui se frottent à des représentations archaïques. Ce qui fait de nous des sortes de poupées russes, comme s'il y avait plusieurs personnes en chacun de nous. Le tout est de savoir laquelle parle et à qui elle s'adresse !

....et les Pères

On sait toujours du ventre de quelle mère sort un enfant, même si, depuis peu, les avancées de la procréation assistée peuvent laisser planer un doute sur l'origine de l'ovule dont il provient. Mais son père ? Qui est son père ? Il y a très, très peu de temps que la science est capable de répondre à coup sûr à cette question : en ce sens, le test ADN, qui per-

met de déterminer sans contestation possible l'origine génétique de chaque individu, n'a sans doute pas fini de bouleverser les questions de paternité.

Comme pour le couple, la sexualité, et, globalement, tout ce qui constitue le psychisme de l'individu, il y a la partie visible de l'iceberg – ce qu'il veut, ce à quoi il œuvre, ce qu'il a choisi, et, en l'occurrence, quel papa il a décidé d'être, en toute conscience – et l'autre partie, bien plus obscure et pourtant très réelle avec laquelle il doit composer, le plus souvent inconsciemment : ce que la culture dit qu'un Père doit être, ce que les Pères ont transmis depuis des générations, ce qui représente, symboliquement, la Paternité...

Il y a à peine quinze ans que les hommes peuvent savoir de façon scientifique si leur descendance est bien leur descendance. Durant les millénaires précédents, ils ont dû se débrouiller autrement, ce qu'ils ont fait, avec grand succès. C'est sans doute là qu'il faut chercher l'origine de la domination du masculin sur le féminin : en s'appropriant les femmes, les hommes se réapproprient leur fécondité, et la capacité à enfanter dont les a privés la nature... Ainsi, dans toutes les cultures patriarcales, largement et mondialement majoritaires, les hommes ont dû trouver le moyen de garder la maîtrise de leur descendance en organisant, légalement et symboliquement, leur puissance paternelle. En Occident, ils ont fait au plus simple : pendant des siècles, elle tombait directement... du ciel ! Une sorte de paternité "de droit divin", dont le roi fut pendant longtemps l'intermédiaire : Dieu lui transmettait sa puissance, qu'il transmettait à son tour à tous les pères de son royaume. C'était simple, clair, bêtement pyramidal. Chez les Juifs, c'est le Père, dépositaire de la loi divine, qui la transmet à son fils, qui lui-même, une fois devenu Père, la transmettra à son fils...

Pendant fort longtemps, dans nos contrées, la réalité a collé au plus près à cet ordre symbolique : l'organisation juridique, sociale, culturelle, donnait au pater familias cette autorité transcendante sur les femmes et les enfants : son épouse, ses sœurs célibataires, sa mère veuve, et potentiellement tous les rejetons de ces femmes, s'ils étaient dépourvus de tuteur légal. Et même si la Révolution Française s'est attaquée directement à cet ordre symbolique en coupant la tête au roi, et, de ce fait, "*à tous les pères du royaume*", selon Balzac, elle ne l'a pas déboulonné, loin s'en faut ! Il a quand même fallu attendre cent cinquante années supplémentaires pour que la loi fasse passer les femmes du statut d'objet à celui de sujet. Et encore quelques décennies de plus pour qu'elle transforme la "puissance paternelle" en "autorité parentale conjointe"... La Révolution Française a donné le coup d'envoi d'un très profond chambardement, dont nous

encaissons, encore aujourd'hui, les ondes de choc : c'est le début du démantèlement du patriarcat, et de la lente transition d'une société holiste, dont les groupes et les institutions étaient les piliers de l'organisation sociale, à une société individualiste, qui place l'individu libre, égal et fraternel, au cœur de son architecture.

Freud avait ainsi "promu" une certaine image du Père qui n'a rien à voir avec les pères qu'il a entendus, ou le sien, mais plutôt avec ce que doit être un père selon la culture ambiante, au moment où cette instance paternelle était fortement remise en question. La place du Père engage en effet toute l'architecture de la société autour non pas des pères réels – les papas – et de leur place dans la famille, mais du Père dans sa fonction symbolique de transmission, notamment du "nom de famille". Le Roi, ou "Dieu le père" imprime une hiérarchie de droit divin qui rejaillit sur la place "naturelle" du père de famille. Dans la famille bourgeoise classique du début du XX^e siècle, le père est quasi absent de la vie de l'enfant, et paradoxalement, c'est là que se bâtissent les théories qui le rendent hyper présent, menaçant, incontournable. Il est une figure d'identification littéralement exemplaire, une "imago" (c'est-à-dire un portrait de l'ancêtre) et un support identificatoire. Ce Père devient une instance psychique, un gendarme intérieur garant de la loi et de l'autorité. C'est lui qui commence à encombrer au moment de l'adolescence, quand surgit le conflit entre désir et interdit, lorsque l'ambivalence, qui était déjà présente au début de l'identification, devient évidente. La violence du conflit dépasse le personnage du père réel pour s'adresser au représentant de la loi symbolique.

Toute l'architecture de la psychanalyse repose ainsi sur la notion de "triangle oedipien". Cette vision a le mérite d'être puissamment évocatrice : la relation à la mère est fusionnelle, sur le modèle du lien intra-utérin. La relation mère-enfant est la dyade parfaite dans laquelle chacun comble idéalement l'autre. Comme dans la vignette citée en exergue, la puissance paternelle séparatrice vient mettre de l'ordre dans tout cela pour rappeler que le plaisir partagé n'est pas la seule chose qui compte en ce bas monde, et qu'il faut passer aux choses sérieuses, comme la frustration, le manque, la castration pour mériter le désir. Tout ceci pour signifier au bébé qu'il n'est pas souverain et qu'il va devoir apprendre à se soumettre à des limites.

Voilà l'idée que nous avons de ce qu'il est convenu d'appeler la place "normale" du père et de la mère vis-à-vis de l'enfant. Il s'agit d'une vision très (trop) figée : la mère est dans la fusion, dans une espèce de continuité psychique avec son bébé, et le père est le troisième larron venu de l'extérieur, qui s'immisce dans la relation entre elle et l'enfant pour les sépa-

rer. C'est de là que nous venons ! Depuis "toujours", nous sommes construits sur cet ordre symbolique qui détermine le rôle de chacun en fonction de son sexe. Directement venu du ciel – c'est plus simple – il est inébranlable, incontestable, et garant de la pérennité de la société. Une Révolution peut changer les lois en quelques semaines, quelques mois ou quelques années ; mais la démocratie a besoin de temps pour s'installer, dans des esprits à la construction si complexe qu'ils sont irrémédiablement lents à se transformer. Certains plis restent, longtemps, longtemps... Au point de nous faire croire, parfois, que cet ordre est la nature même des choses, puisqu'il nous est donné dès l'enfance, et que nous grandissons en nous y appuyant, comme une plante sur son tuteur... Pourtant, dans cette histoire, la seule réalité qui soit incontestablement naturelle, et qui n'a pas changé, jusqu'à ce jour c'est que seule la femme enfante !

De cet ordre symbolique naît ce qu'on pourrait appeler la "famille verticale" : une certaine idée, elle aussi tombée du ciel, donc transcendante, de ce que doit être une famille. Elle fut jusqu'à présent patriarcale, pyramidale, bien ordonnée. Une famille dirigée par un homme, un Père tout puissant, dont personne ne songeait à contester l'autorité, chargé de protéger, de transmettre et de séparer. Une famille que nous portons en nous depuis la nuit des temps, même si les filles mettent des minijupes et que les enfants sont plus familiers avec leurs parents...

Cette famille verticale nous est indispensable car elle est le lieu de la transmission d'une généalogie et d'une histoire, de la culture et des normes communes. Elle nous relie à nos ancêtres et à nos morts, à une religion ou à un totem, à des parents qui nous ont abandonnés ou à des donneurs de gamètes anonymes, à un nom de famille. Elle permet de transmettre ce que l'on sait, comme ce qu'on ignore, secrets de familles enkystés, deuils et traumatismes innommables ou indépensables. Elle donne du sens à la contrainte. Elle est l'univers des liens qui nous instituent comme sujets. Elle nous soumet à l'ordre naturel du monde qui nous entoure. Mais si nous sommes tous issus d'une lignée paternelle et d'une lignée maternelle, nous avons tous à refonder en permanence les ordres qui nous constituent et qui établissent le rapport de la nature à la culture. L'agencement des rôles sexués en fait partie. C'est une tâche délicate, mais qui permettra aux hommes de ne pas se sentir amoindris dans leur nouveau rôle de père et aux femmes de ne pas leur reprocher cette mutation. Elle permettra ainsi aux parents de participer ensemble au monde de la transmission symbolique.

La famille horizontale

À cette "famille verticale" des Pères s'oppose la "famille horizontale" des papas. Elle est l'univers des relations et de la communication. Elle s'oppose à la contrainte pour instaurer le plaisir partagé, le "*plus-de-jouer*" dirait Lacan. Elle est généralement beaucoup moins bien ordonnée, et beaucoup plus concrète. Il s'agit d'un foyer, composé d'un groupe d'individus de différentes générations, appelés à cohabiter pendant un laps de temps plus ou moins grand. Dans le plus classique des cas, il est composé d'un père, d'une mère, et de leurs enfants auxquels viennent éventuellement s'adjoindre, au fil du temps, une ou deux pièces rapportées (par les enfants), et l'un ou l'autre des grands parents. Mais tous les sociologues le confirmeront : le foyer de cette "famille horizontale" est de plus en plus évolutif ! Ainsi, il peut être composé d'un seul parent (pour le moment, le plus souvent la mère), mais aussi de plusieurs beaux-parents, ex-conjoints, nouveaux compagnons, demi-frères, quart de sœurs, ou encore de deux mères ou de deux pères homosexuels, mais aussi de deux beaux-pères, six grands-parents, et toutes les combinaisons possibles de reconstitution familiale. Tout ceci, bien entendu, pouvant changer au fil du temps et au gré de l'histoire des uns et des autres...

Dans cette "famille horizontale" où une mère a déjà du mal à retrouver ses petits, les pères, eux s'arrachent carrément les cheveux ! Qui exerce l'autorité sur qui ? Qui décide quoi ? Quel rôle un homme a-t-il auprès de ses enfants avec qui il ne vit plus ? Et auprès des enfants de sa compagne, avec qui il vit au quotidien ? C'était déjà difficile dans une cellule familiale "classique" – au point de faire souvent exploser les couples – mais dans toutes ces reconstitutions, comment s'y retrouver ?

Dans cette famille horizontale, le principe d'auto-organisation distribue des places parfois bien éloignées de celles dictées par l'ordre symbolique... Voilà comment un papa peut se montrer assez autoritaire avec les enfants de sa compagne, et plutôt gâteau avec les siens ; ou comment un garçon peut être, dans sa famille de la semaine, l'aîné responsable, et dans sa famille du week-end, le petit dernier trop gâté... Voilà comment un homme peut être, dans une première vie, un père un peu absent, pas très investi, et dans une deuxième vie, un papa attentif et présent ; ou à la fois un célibataire sans enfant assumé et le père-parrain très engagé de l'enfant de sa sœur célibataire ou d'une amie lesbienne... Là encore, toutes les figures sont possibles, des plus classiques au plus inattendues. Et c'est tant mieux, tant que ça marche et que chacun y trouve sa place...

Mais parfois, ça ne marche pas... Le moment où la "famille horizontale",

qu'elle soit recomposée ou classique, commence à souffrir, n'est pas le moment où elle choisit de s'éloigner de l'ordre établi, mais tout simplement le moment où elle rencontre, souvent dans un grand choc douloureux, la "famille verticale" de l'ordre symbolique. C'est exactement la même chose que dans un couple : il y a le projet dont on a envie, qu'on a choisi, préparé, construit. Par exemple, le projet d'une famille tranquille et équilibrée, où le père et la mère se partagent les rôles dans l'harmonie et le respect. Une famille moderne, tendre, où chacun trouve bien être et intimité. Et puis il y a, comme en filigrane, cette "famille verticale" dont nous transportons tous des représentations très puissantes, et qui vient s'interposer entre le rêve et la réalité, à la première anicroche.

C'est de cette rémanence de l'ordre symbolique – et, donc, de la toute-Puissance Paternelle – que souffrent terriblement les pères d'aujourd'hui. Qu'ils le veuillent ou non, le spectre du *pater familias* hante les scènes de ménage et les conflits familiaux, parfois jusqu'à la déchirure. C'est là que s'enracine le désarroi de la fonction paternelle : au point de rencontre entre la "famille horizontale" et la "famille verticale". Parce que tout d'un coup, l'autorité ne vient plus du ciel : il faut la négocier, la partager, la faire évoluer... Tout le monde est d'accord pour partager la douceur, le jeu, les corps à corps, jusque-là réservées aux mamans. Mais plus personne ne veut endosser les fonctions d'autorité, de transmission de la loi, de séparation. Et quand l'exercice de cette fonction fait défaut, et met les enfants en souffrance, à qui attribue-t-on le manque ? Au père, invariablement. À juste titre, d'ailleurs : effectivement, il ne l'exerce pas à la manière du Père majuscule. Mais est-ce encore l'apanage des papas de devoir exercer seuls ces fonctions-là ?

En haut de la pyramide de notre ordre symbolique trônait le Père. Au point qu'il est devenu, pour les hommes, la définition même de leur nature : un "vrai" homme, c'est celui qui tranche et qui transmet. Mettre en doute cette "vérité" depuis si longtemps incontestable ; ébranler, même très, très lentement, cette organisation symbolique, suscite des peurs immenses. C'est la raison pour laquelle certains crient à la catastrophe, à la dévirilisation des hommes. En acceptant de faire évoluer l'architecture de la société, on la précipiterait vers le chaos, l'indifférenciation, la fin des temps... En dépossédant les pères de "leurs" fonctions millénaires, pour le partager de façon égalitaire avec les mères, ou mieux, pour les confier au couple parental, on leur arracherait leurs précieux attributs, pour en faire de pauvres choses molles vautrées sur les canapés.

Plus sérieusement, même s'ils ne risquent rien d'autre que de changer de place, et donc, de devoir s'adapter à une nouvelle donne, ces interactions

douloureuses entre l'ancien et le nouveau sont une très grande source de conflit interne pour bien des hommes, souvent lorsqu'ils deviennent père. D'autant qu'elles génèrent immanquablement exaspération et positions accusatrices chez leurs compagnes, également déstabilisées par la situation. Chacun, homme et femme, se retrouve écartelé dans des conflits sur lesquels plane l'ombre persistante du *pater familias*, sans qu'aucun d'entre eux ne s'en rende vraiment compte...

Bien sûr, c'est impressionnant, une société qui bouge. Bien sûr, c'est douloureux et déstabilisant, pour les pères plus que pour les mères, pour les hommes plus que pour les femmes, d'inventer de nouvelles règles.

Comment participer positivement à la réflexion sur une construction positive de la fonction paternelle sans ressasser en permanence la nostalgie transcendante d'un Dieu, d'un Roi ou d'un Père qui viendrait mettre de l'ordre dans notre chaos ? En quelques années, les hommes sont passés d'une virilité qui s'appuyait sur une paternité conçue comme un acte volontaire, symbolique, fort, inattaquable, plaçant l'homme à la place de père et chef de famille incontesté, à une paternité beaucoup plus fragile, contestable et contestée, qui peut ne pas être volontaire et qui peut leur être retirée pratiquement du jour au lendemain... Et, pour couronner le tout, la loi, qui n'est que le reflet de la société qu'elle régit, tâtonne et donne "naturellement" bien vite raison aux mères, en attendant de trouver un nouvel équilibre... Cette nouvelle forme de "matrivilité" donne aux mères les mêmes pouvoirs injustement démesurés si longtemps réservés aux pères, comme dans un violent retour de balancier... Comment les hommes peuvent-ils, dans ces conditions, ne pas se sentir dépossédés de leur paternité, et de ce fait profondément fragilisés ?

Année après année apparaissent un arsenal de mesures chargées de rétablir l'égalité des droits parentaux, et en particulier ceux du père : gardes alternées (qui ne représentent toujours que 10% des solutions choisies par les couples qui se séparent en France, contre 75% dans les pays nordiques !), allocations partagées, livrets de paternité, congés de paternité... Une fois encore, après des siècles et des siècles d'une stable domination où nul ne songeait à leur poser ce genre de questions, les hommes se retrouvent exposés, parfois violemment, à des situations pénibles et douloureuses où ils doivent se battre pour défendre leur droit à la paternité. Parfois, ils se trouvent même réduit au simple rang d'objet procréateur, dont on a "volé" le sperme presque contre leur gré...

Qui est le père ? Celui qui insémine et donne le patrimoine génétique ? Celui qui reconnaît et qui donne le nom ? Celui qui élève, aime et prend

soin de l'enfant ? Et si, finalement, le plus important était la consistance parentale qui entoure un enfant ? Ce qui se passe dans la réalité est bien plus capital que toutes ces visions très fortement idéologisées qui s'affrontent pour savoir à qui va échoir le pouvoir... En attendant que la loi prenne en compte toutes ces nouvelles données, et y rétablisse une forme de justice, des couples et des familles se constituent, des enfants naissent, des hommes deviennent pères... Ce qui m'intéresse, moi, que ce soit dans le domaine de la conjugalité ou de la parentalité, c'est comment les individus, hommes ou femmes, pères ou mères, gagnent en liberté sur toutes leurs croyances et leurs représentations pour s'offrir le luxe d'inventer, et de ré-inventer chaque fois que c'est nécessaire, ce qu'ils ont envie de faire ensemble et les moyens qu'ils se donnent pour y arriver. ●

Bibliographie

1. Cet article reprend en partie les thèses développées dans un chapitre éponyme de mon livre *"Dans le cœur des hommes"*, Hachette Littératures 2007
2. Hachette Littératures 2005

La maladie d'idéalité dans le soin aux adolescents

Daniel MARCELLI
Pédopsychiatre (Poitiers)

Peter Blos, un des premiers psychanalystes à avoir travaillé de façon spécifique sur l'adolescence a proposé, sur le modèle de l'aphorisme de Freud : "le surmoi est l'héritier du complexe d'œdipe", son propre aphorisme concernant l'adolescence : "l'idéal du moi est l'héritier de l'adolescence". Il a souligné, et bien d'autres auteurs à sa suite, combien le travail de l'idéal était essentiel à l'adolescence.

Le jeune adolescent doit en effet se dégager d'une part de l'idéal que lui portent ses parents (l'enfant idéal que tout parent souhaite) et d'autre part de l'idéalisation qu'il porte à ses parents (pour tout enfant ses parents sont une forme d'idéal). Il traverse de ce fait une période de flottement avant d'entreprendre la construction progressive de son propre idéal. Pendant cette période de flottement le jeune adolescent a tendance à s'accrocher à des idéaux de transition qu'il trouve soit parmi ses pairs soit parmi des adultes qui appartiennent souvent au monde du spectacle, de la chanson ou du sport. Mais cette idéalisation d'allure défensive est souvent fragile et se transforme volontiers en son contraire, c'est-à-dire une dévalorisation intense, quand par aventure, la personne ou le copain idéalisé vient à décevoir ou à faillir...

Ce travail de désidéalisation peut être d'autant plus intense et difficile que l'enfant a été un objet d'investissement narcissique de la part des parents ou que ces derniers se présentent trop volontiers en modèle idéal pour l'enfant. On peut voir là une des difficultés que la relation de soin risque de rencontrer surtout avec des adolescents malades chroniques lorsque le médecin est lui-même pris dans un souci de soin idéal. L'adolescent risque de n'avoir d'autre alternative que, soit de se soumettre à l'exigence de soin idéale du

Excès ou défaut de parents et de soignants

La maladie d'idéalité dans le soin aux adolescents

médecin pour maintenir une observance parfaite, cette exigence externe étant perçue comme infaillible ce qui souvent entrave le travail d'élaboration psychique de l'adolescent ; soit au contraire, de rejeter ce modèle de soin idéal perçu comme une exigence surmoïque inacceptable et tenter de démontrer que lui-même, adolescent, peut se passer de ce soignant. On aura compris dans cette seconde alternative les risques de rupture thérapeutique et de rupture grave d'observance.

La relation de soin à l'adolescence doit souvent naviguer entre ces deux extrêmes et accepter que le soin ne soit pas parfait ni idéal afin d'éviter de prendre le risque d'une rupture qui pourrait entraîner l'adolescent dans des décompensations encore plus graves. C'est ce qu'on observe fréquemment à travers les manifestations de non-observance mineures qui témoignent souvent de la recherche, par l'adolescent, d'un espace de liberté et d'autonomie à la fois par rapport au médecin mais aussi par rapport à sa maladie. Ce modèle tout à fait compréhensible et évident dans le cadre des maladies chroniques peut tout à fait s'appliquer à de nombreuses autres pathologies y compris les pathologies psychiques. Trop souvent à vouloir "soumettre" l'adolescent à un modèle de soin parfait, on en oublie que, chez l'adolescent, la part en lui qui se révolte est une part saine qui justement refuse de se soumettre. Travailler avec cette part saine qui est en révolte, faire alliance avec elle sans la disqualifier systématiquement, représente la base même de la relation thérapeutique avec de nombreux adolescents.

Le médecin, sans jamais renoncer aux nécessités essentielles du traitement, celles qui sont indispensables à la survie de l'adolescent, doit toujours être capable d'accepter temporairement de petites défaillances dans l'observance. Ces petites défaillances ne doivent être comprises ni comme une trahison, ni comme une désobéissance, ce qui conduirait l'adolescent soit dans un conflit d'allégeance (trahison) soit dans un conflit surmoïque (désobéissance). Dans un cas comme dans l'autre, c'est la rupture de soin qui pourrait en être le prix. En revanche, une alliance lucide et critique avec l'adolescent autour de ses défaillances transitoires d'observance, une reconnaissance de l'aspect psychiquement sain de ses tentatives de révolte permet à l'adolescent petit à petit de comprendre les limites que la maladie lui impose et d'en accepter peu à peu les contraintes.

Etre porteur d'une maladie, somatique ou psychique, contraint souvent un individu à réduire dans un secteur ou dans un autre l'empan de son ambition. Cela ne se fait pas de gaieté de cœur et, dans cet accompagnement, le prix que le médecin doit payer lui-même est souvent celui de savoir renoncer pour partie, mais pour partie seulement, à son idéal de soin. C'est dans ce travail de renoncement sur son propre idéal que le médecin laissera à l'adolescent la part qui lui revient et la reconnaissance de sa personne. ●



Société Française pour la Santé de l'Adolescent

Site internet : www.sfsante-ado.org
Courriel : sfsa@sfsante-ado.org